

Une étude contrastive de la déixis sociale dans  
« Ensemble, c'est tout » d'Anna Gavalda

Mémoire de maîtrise  
Johanna Mustonen

Institut des études de langues,  
littérature et traduction  
Université de Tampere  
Langue française  
Novembre 2014

Tampereen yliopisto  
Ranskan kieli  
Kieli-, käänös- ja kirjallisuustieteiden yksikkö

MUSTONEN, JOHANNA: Une étude contrastive de la deixis sociale dans « Ensemble, c'est tout » d'Anna Gavalda

Pro gradu -tutkielma, 67 sivua  
Syksy 2014

Vertailen pro gradu -tutkielmassani sosiaalisen deiksiksen ilmenemistä Anna Gavaldan romaanissa *Ensemble, c'est tout* (2004) sekä sen suomen- ja ruotsinkielisissä käännöksissä *Kimpassa* (2005) ja *Tillsammans är man mindre ensam* (2005).

Deiksiksellä viitataan kielitieteessä sellaisiin kieliopillisiin tai sanastollisiin keinoihin, jotka kielessä ilmentävät puhetilanteen kontekstia. Tällaisia keinoja ovat esimerkiksi persoonapronominit, demonstratiivipronominit sekä erilaiset puhetilanteessa määrittyvät ajan ja paikan ilmaukset. Sosiaalinen deiksis puolestaan ilmentää puhetilanteen osallistujien identiteettejä sekä heidän välistään suhdetta tai suhdetta henkilöön, johon puheessa viitataan. Sosiaalisen deiksiksen avulla on siis mahdollista saada tietoa esimerkiksi puhetilanteen osallistujien iästä, ammatista tai tiettyyn yhteiskuntaluokkaan kuulumisesta. Kielellisiä keinoja tietojen ilmentämiseen ovat erilaiset puhuttelusanat, esimerkiksi nimet, ammattinimikkeet, tittelit, hellittelymuodot tai sukulaisuussuhdetta ilmaisevat sanat sekä puhuttelupronominit, jolla viitataan erityisesti sinuttelun ja teitittelyn käyttöön. Tutkielmani tarkoituksena on tarkastella näiden sosiaalisen deiksiksen keinojen ilmenemistä korpuksessa. Käsittelen työssäni lyhyesti myös sosiaaliseen deiksikseen läheisesti liittyviä kielellisiä kohteliaisuusstrategioita sekä kääntämiseen liittyvää problematiikkaa.

Tutkielmassani käy ilmi, että sosiaalinen deiksis antaa tietoa paitsi puhujan ja puhuteltavan välisestä suhteesta myös puhujasta itsestään. Puhuttelusanojen käyttö perustuu puhujan valintaan ja osoittautuu tutkielmassani monimutkaiseksi prosessiksi. Tutkimassani korpuksessa erot sosiaalisen deiksiksen ilmenemisessä ranskankielisessä alkuperäistekstissä ja sen käännöksissä ovat yllättävän pienet, minkä tulkitsen johtuvan vieraannuttavasta käännösstrategiasta.

Asiasanat: sosiaalinen deiksis, kohteliaisuusstrategiat, puhuttelusanat, sinuttelu/teitittely

## TABLE DES MATIÈRES

1. Introduction .....	1
1.1. Problématique .....	1
1.2. L'objectif du travail .....	2
1.3. Le corpus .....	3
2. Qu'est-ce que la déixis ? .....	5
2.1. Définition de la déixis .....	5
2.2. Les sous-catégories de la déixis .....	6
2.3. La déixis sociale .....	8
3. Les formes d'adresse .....	11
3.1. La définition .....	11
3.2. L'origine de l'usage des pronoms d'adresse .....	14
3.2.1. L'usage des pronoms d'adresse en Finlande .....	16
3.2.2. L'usage des pronoms d'adresse en Suède .....	18
3.2.3. L'usage actuel des pronoms d'adresse en France .....	19
3.2.4. Le choix non stratégique du pronom d'adresse .....	20
3.2.5. Le choix stratégique du pronom d'adresse .....	21
3.3. Les dimensions du pouvoir et de la solidarité .....	22
3.3.1. La dimension du pouvoir .....	23
3.3.2. La dimension de la solidarité .....	24
4. Exprimer la politesse .....	26
4.1. La notion de face .....	27
4.1.1. Face threatening acts (FTA) .....	28
4.1. Evitement de l'adresse directe .....	32
5. L'analyse du corpus .....	34
5.1. Présentation de l'intrigue et des personnages principaux du corpus .....	35
5.2. Comparaison quantitative du corpus .....	35
5.2.1. Données de l'analyse quantitative .....	36
5.2.2. L'analyse des données quantitatives .....	37
5.3. Comparaison qualitative du corpus .....	38
5.3.1. Représentation des dimensions interpersonnelles des personnages .....	38
5.3.2. T/V réciproque .....	42
5.3.3. T/V non-réciproque .....	47
5.3.4. Les formes nominales d'adresse .....	51
5.3.5. Les prénoms et les patronymes .....	51

5.3.6. Les termes de parenté et les noms de métier .....	53
5.3.7. Les titres.....	54
5.3.8. Les termes affectifs .....	58
5.3.9. L'évitement de la forme d'adresse .....	58
6. Sur la problématique de la traduction.....	61
7. Conclusion.....	63
8. Bibliographie .....	65

# 1. Introduction

## 1.1. Problématique

La langue est un système complexe. Cela peut être constaté par toute personne ayant entrepris l'apprentissage d'une langue étrangère. La complexité d'une langue ne se montre pas seulement dans les structures grammaticales ou la prononciation mais aussi dans les façons d'utiliser cette langue. Nous supposons que plusieurs locuteurs qui se sont exprimés dans une langue étrangère reconnaissent facilement la situation où l'on vient de produire une belle phrase grammaticalement correcte avec une prononciation imitant le plus possible celle des locuteurs natifs. Pourtant, par la réaction de notre interlocuteur nous remarquons immédiatement que notre énoncé n'a pas été un succès. La raison pour cela n'est pas la grammaire ni la prononciation mais le contexte qui n'est pas en accord avec notre énoncé.

A part toutes les règles grammaticales, il est donc indispensable de savoir utiliser la langue dans différentes situations ; il ne suffit pas de choisir des éléments corrects dans une phrase et exprimer la phrase correctement, mais il faut également connaître le contexte où l'on est et adapter sa façon de parler à ce contexte précis. Ce faisant, nous utilisons, sans souvent le savoir, notre connaissance pragmatique de la langue. Selon Charles Morris, un philosophe américain qui a été le premier à utiliser le terme *pragmatique* dans son sens moderne en 1938 (Levinson 1983 : 1), cette branche de la linguistique « traite des relations entre les signes et leurs utilisateurs » (Reboul et Moeschler 1998 : 26).

Cette compétence linguistique indispensable et souvent inconsciente nous a incitée à faire notre mémoire de maîtrise dans le domaine de la pragmatique, et de développer surtout l'idée de la relation entre le locuteur et le contexte. Nous considérons que la compétence pragmatique joue un rôle extrêmement important parmi les compétences linguistiques d'une personne. On peut facilement remarquer que les locuteurs d'une langue ont tendance à lier l'acte du langage et le contexte. Par exemple, la phrase « Vous voyez ce chien là-bas ? » exprimée par une personne à une autre, contient plusieurs indices du contexte que les interlocuteurs sont censés d'interpréter.

*Vous, ce et là-bas* représentent, en effet, un phénomène assez important dans le domaine de la pragmatique, c'est-à-dire, le phénomène de la *déixis*. Dans ce présent travail, nous allons approfondir nos connaissances de la déixis en nous concentrant plus particulièrement sur le premier indice de l'exemple (*vous*) qui, d'après la catégorisation de Stephen Levinson (1983), représente ici la *déixis sociale*. Nous introduirons la théorie de Levinson et nous reparlerons de la déixis et de ses sous-catégories plus en détail dans les chapitres qui suivent.

## **1.2. L'objectif du travail**

Dans ce mémoire de maîtrise, nous allons observer le phénomène de la déixis de plus près en nous appuyant sur la théorie de Stephen Levinson. Dans sa théorie, Levinson (1983 : 62) divise la déixis en plusieurs catégories : la *déixis de la personne, du lieu, du temps, du discours* et la *déixis sociale*. La notion de la déixis ainsi que ses sous-catégories seront présentées brièvement dans le chapitre 2 pour donner une image de l'ensemble de ce phénomène dans la langue. Cependant, pour la raison des limites de ce travail aussi bien que pour notre intérêt personnel nous avons décidé de nous concentrer plutôt sur la déixis sociale et d'en trouver des occurrences à analyser.

Selon Levinson (1983 : 63), la déixis sociale marque les rôles sociaux des participants du discours. Ainsi, en observant par exemple les pronoms d'adresse ou les formes nominales d'adresse, il est possible de savoir quelle est la relation entre le sujet parlant et son interlocuteur. Ce thème nous intéresse particulièrement parce que les façons d'exprimer les relations sociales dans les discours varient d'une langue à l'autre. Dans ce travail, nous allons donc nous intéresser surtout à la déixis sociale et, pour avoir une image plus large, nous allons faire une analyse contrastive de plusieurs langues. Nous avons choisi comme langues le français, le finnois, qui est notre langue maternelle, et le suédois que nous avons étudié à l'université. En outre, nous considérons que la déixis sociale s'apparaît différemment dans les trois langues si l'on observe, par exemple, l'usage des pronoms d'adresse *tu* et *vous*. Selon notre hypothèse de départ, le vouvoiement ainsi que les formes nominales d'adresse seront plus utilisés dans le corpus français et le moins utilisé dans le corpus suédois.

Ainsi, nous souhaiterions trouver des occurrences de la déixis sociale dans un texte français et ses traductions en finnois et en suédois et appliquer la théorie de

Stephen Levinson pour pouvoir analyser l'utilisation de la déixis sociale dans les langues comparées. A partir de l'analyse des occurrences, nous espérons trouver des indices sur comment la déixis sociale apparaît dans les *réseaux sociaux* et les *identités* des interlocuteurs. Notre but est de comparer les occurrences de la déixis sociale dans un corpus littéraire écrit en français et traduit en suédois et en finnois. Nous espérons que cette étude nous permettra d'avoir une idée de ce système pragmatique culturellement spécifique.

### 1.3. Le corpus

Notre intention est de faire une analyse comparative à partir d'un corpus littéraire. Il s'agit d'un roman et de ses traductions : la version originale en français et ses traductions en suédois et en finnois. Nous allons recueillir les occurrences de la déixis sociale (les pronoms d'adresse ainsi que les formes nominales de l'adresse que nous regroupons ici sous la notion de forme d'adresse) et observer s'il existe des différences dans l'usage de ces formes d'adresse dans les trois langues. En outre, nous allons nous intéresser au rôle de la déixis sociale dans les réseaux sociaux et dans les identités des personnages.

Comme les formes d'adresse se trouvent le plus souvent dans les dialogues, nous avons essayé de choisir un corpus qui contient assez de possibilités pour trouver des occurrences. Il est également clair que le style du texte dans le corpus doit être d'un certain niveau pour rendre possible par exemple l'utilisation de *vous* ou de *Madame / Monsieur*. Finalement, nous avons dû penser également à la disponibilité des romans : il faut trouver non seulement un roman en français mais aussi ses traductions en suédois et en finnois.

Après toutes les restrictions, le choix du corpus n'a pas été très compliqué. Nous avons choisi un roman qui s'intitule *Ensemble, c'est tout* d'Anna Gavalda, une écrivaine française. Le roman a été publié en 2004. Sa traduction en suédois, publiée en 2005, s'intitule *Tillsammans är man mindre ensam*, traduite par Maria Björkman. La version finnoise, *Kimpassa*, a été traduite par Titia Schuurman en 2005.

*Ensemble, c'est tout* raconte une histoire des rencontres, de quatre personnes d'origines diverses et les événements qui résultent quand les chemins de ces personnes se croisent. A part l'abondance de dialogues dans ce roman, nous sommes convaincue

que l'appartenance des personnages aux différents groupes sociaux nous offrira des occurrences fructueuses en ce qui concerne notre analyse.

Nous avons choisi le corpus en étant consciente du fait que seulement la version francophone a été créée par l'écrivaine Anna Gavalda et que la version finnophone et la version suédophone constituent les traductions de l'écriture d'Anna Gavalda. Nous considérons, toutefois, que pour une analyse contrastive, il est nécessaire d'avoir des textes comparables. Pour ne pas trop élargir le travail, nous allons nous concentrer plutôt sur les occurrences de la déixis sociale et ne pas entrer en détail dans la problématique de la traduction.



## 2. Qu'est-ce que la déixis ?

Ce chapitre est réservé à la présentation de la déixis qui servira de point de départ de ce travail. Dans la présentation, nous nous appuyerons surtout sur les théories de Stephen Levinson et d'Émile Benveniste mais nous présenterons également la théorie de Yan Huang. Nous commencerons par la définition de la déixis, ensuite nous présenterons les différents types ou sous-catégories de ce phénomène et, pour finir, nous observerons la déixis sociale de plus près.

### 2.1. Définition de la déixis

Emile Benveniste a été l'un des premiers à parler de la déixis dans son ouvrage *Problèmes de linguistique générale 1* (1966 : 252). Il discute la nature des pronoms qui sont présents dans toutes les langues mais qui ne font pas partie d'une même classe unitaire. Benveniste (*ibid.*) constate que « Les uns appartiennent à la syntaxe de la langue, les autres sont caractéristiques de ce que nous appellerons les « instances de discours » ». Benveniste (*id.*, p. 253) donne plusieurs exemples sur les *indicateurs* qui créent la référence nécessaire à cette instance du discours, y compris des pronoms, des adverbes et des locutions adverbiales. Il importe, toutefois, de noter que Benveniste (*id.*, p.252) définit ces indicateurs comme « les actes discrets et chaque fois uniques par lesquels la langue est actualisée en parole par un locuteur ». L'essentiel pour Benveniste est donc la relation entre les indicateurs (de personne, de temps ou de lieu par exemple) et la présente instance du discours. Par exemple, les pronoms *je* et *tu* ne peuvent être identifiés que dans l'instance de discours où ils sont produits car ils n'ont pas d'existence référentielle.

Le terme *déixis* provient d'un mot grec qui signifie *l'action de montrer*. Selon Stephen Levinson (1983 : 54), on y compte les nombreuses façons qu'a la langue pour encoder ou grammaticaliser les caractéristiques du contexte d'une expression ou de la parole. Parmi les expressions déictiques sont inclus les démonstratifs, les pronoms personnels, les marqueurs du temps, les adverbes du temps et de l'espace et les verbes de mouvement.

Levinson (1983 :54) rappelle que l'interprétation de ces expressions dépend de l'analyse du contexte ; par exemple, le pronom *cela* ne fait pas référence au même objet

dans toutes les occasions, mais peut remplacer un objet quelconque selon le contexte. Souvent, l'expression d'un pronom tel que *cela* est accompagné par un geste pour être sûr que l'interlocuteur comprend quel est l'objet remplacé par le pronom dans l'énoncé. Ainsi, il est clair que l'on a besoin d'une certaine quantité d'information pour pouvoir interpréter les pronoms déictiques. Imaginons, par exemple, que l'on trouve une bouteille flottant sur l'eau, et dans la bouteille on trouve un message :

Vous pouvez me rencontrer ici dans une semaine.

Malgré toute l'information donnée dans cette phrase, nous ne pouvons pas savoir qui peut rencontrer qui, où et quand, parce qu'il nous manque l'information contextuel pour pouvoir situer les pronoms déictiques ; nous ne savons pas qui a écrit le message (*me*), quand (*dans une semaine*) et où (*ici*) le message a été écrit et pour qui (*vous*). Si, par contre, nous imaginons une situation où quelqu'un nous donne un morceau de papier contenant le même message, nous serions capables d'interpréter immédiatement les informations utiles remplacées par les pronoms déictiques. Comme l'indique Levinson (1983 : 55), cette information nous est, en général, tellement évidente que nous n'y pensons pas avant qu'elle manque. Yan Huang (2007 : 132) souligne que les expressions déictiques sont présentes dans toutes les langues du monde ce qui marque l'importance du phénomène de la déixis dans la communication.

## **2.2. Les sous-catégories de la déixis**

La déixis peut être divisée en plusieurs sous-catégories. Stephen Levinson distingue cinq catégories que nous présenterons ici brièvement. Ensuite, nous développerons plus la catégorie de la déixis sociale.

Selon Levinson (1983 : 62), les catégories les plus concernées par la déixis sont celles de la *personne*, du *lieu* et du *temps*. La première catégorie, celle de la *personne*, inclut les façons de faire référence aux participants de la situation de l'énonciation (*je*, *moi*). Ainsi, les catégories de la première et de la deuxième personne grammaticalisent la référence du locuteur à lui-même ou au(x) destinataire(s) (tu ou vous au pluriel). La grammaticalisation de la troisième personne, par contre, ne fait référence ni au locuteur ni au destinataire de l'énonciation mais à une (ou à plusieurs) personne(s) qui n'occupe(ent) pas le rôle de participant dans la situation de l'énonciation (il, elle, ils, elles). Emile Benveniste (1966 : 255) a également introduit le terme *troisième personne*

pour indiquer les énoncés du discours qui, contrairement aux *je* et *tu* par exemple, ne renvoient pas à eux-mêmes mais à une situation objective et ils remplacent ou relaient des éléments matériels de l'énoncé. Benveniste (*id.*,p.256) rappelle, pourtant, que les formes comme *il*, *le*, *cela* ne sont pas les seuls à représenter la classe de la troisième personne mais on peut y ajouter des éléments d'autres classes, par exemple certains verbes en français.

La catégorie du *lieu* regroupe la grammaticalisation des espaces spatiaux relatifs à l'espace où se trouvent les participants de la situation de l'énonciation. Selon Yan Huang (2007 : 150-151), les déictiques spatiaux sont souvent exprimés à l'aide de pronoms et adjectifs démonstratifs, adverbes déictiques de lieu, les pronoms de la troisième personne marqués déictiquement (les pronoms qui marquent, par exemple, la proximité de la troisième personne vis-à-vis du locuteur) et de verbes de mouvement ainsi que les affixes verbaux de mouvement (par exemple aller et venir qui indiquent la direction).

Levinson (1983 : 62) constate que la plupart des langues grammaticalisent au moins la distinction entre *proximal* (près du locuteur) et *distal* (non-proximal ou parfois près du destinataire). La grammaticalisation de ces distinctions se manifeste par les démonstratifs (par exemple *celui-ci* vs. *celui-là*) ou par les adverbes déictiques du lieu (par exemple *ici* vs. *là-bas*). Levinson (1983 : 79) rappelle que la place peut se définir par rapport à *un autre objet ou un point de référence*, par exemple :

1. La gare se trouve à deux cents mètres de la cathédrale.
2. Kaboul se situe à la latitude de 34 degrés, à la longitude de 70 degrés.

La place peut également se définir par rapport à *la place des participants* au moment de l'énonciation, par exemple :

3. La gare se situe à deux cents mètres d'ici.

Dans l'exemple c, il s'agit, bien évidemment, de l'information déictique (*ici*).

*La déixis du temps*, quant à elle, fait référence à la grammaticalisation des points ou espaces temporels de l'énonciation, par exemple les adverbes déictiques de temps (*maintenant*, *puis*, *hier*, *cette année*). (Levinson 1983 : 62). Yan Huang (2007 : 145) divise les adverbes déictiques du temps en temps *proximal* (maintenant) et *distal* (puis).

Il rappelle également qu'il est important de faire la distinction entre *coding time* (le moment de l'énonciation) et *receiving time* (le moment de la réception). Généralement, ces moments sont simultanés mais il se peut que le message ne soit pas envoyé et reçu en même temps comme c'est le cas lorsque l'on écrit une lettre qui va être lue plus tard, par exemple.

A part les trois catégories présentées plus haut, Levinson (*ibid.*), s'appuyant sur les théories de Lyons et Fillmore, ajoute encore deux catégories : déixis du discours (ou du texte) et déixis sociale. Souvent, les locuteurs utilisent des expressions qui, dans leur énonciation, font référence à la séquence qui contient cet énoncé. Les exemples illustrent bien cette définition parfois difficile à saisir :

1. Je suis sûr que tu n'as pas entendu *cette* histoire.
2. *C'*était une histoire amusante !

Dans l'exemple a, *cette* fait référence à une séquence qui va avoir lieu, alors que dans l'exemple b *c(e)* fait référence à une séquence qui précède.

Finalement, la déixis sociale, qui servira de base pour effectuer ce travail, sera présentée plus en détail dans le chapitre suivant.

### 2.3. La déixis sociale

Stephen Levinson se base sur la théorie de Charles Fillmore en ce qui concerne la définition de la déixis sociale :

L'aspect des énoncés qui reflètent, établissent ou qui sont déterminés par certaines réalités de la situation sociale dans laquelle l'acte de parole est mis en œuvre. (Fillmore 1975, cité d'après Levinson 1983 : 89<sup>1</sup>).  
[Notre traduction.]

Dans ce présent travail, il s'agit donc d'observer la déixis sociale dont la définition est réservée aux aspects qui encodent les identités sociales des participants ou leur relation sociale, ou bien la relation entre un participant et les personnes ou les entités auxquels on fait référence. (Levinson 1983 : 89). Définie ainsi, la déixis sociale est, sans doute, étroitement associée à la déixis de la personne et Yan Huang (2007 :

---

<sup>1</sup> "That aspect of sentences which reflect or establish or are determined by certain realities of the social situation in which the speech act occurs."

163) fait remarquer que, par conséquent, selon certains linguistes, la déixis sociale et la déixis de la personne ne peuvent guère être étudiées indépendamment.

Selon Yan Huang (ibid.), la déixis sociale peut impliquer l'information par exemple sur la classe sociale, le lien de parenté, l'âge, le sexe, le métier ou le groupe ethnique.

Selon Levinson (1983 : 90), il existe principalement deux types de base de l'information socialement déictique que l'on peut retrouver dans plusieurs langues : l'information *relationnelle* et l'information *absolue*. Levinson met l'accent sur l'information relationnelle qui exprime, le plus souvent, les relations entre :

1. locuteur et référent (référent honorifique)
2. locuteur et destinataire (destinataire honorifique)
3. locuteur et spectateur (spectateur ou audience honorifique)
4. locuteur et position (niveaux de formalité)

Levinson (1983 : 90) parle des *honorifiques* lorsque la relation entre les interlocuteurs contient un aspect de *respect*. Il rappelle que l'on peut trouver d'autres types de relations qui peuvent être grammaticalisées, par exemple les relations dans une famille ou entre les membres d'un groupe social spécifique.

En ce qui concerne les points 1 et 2, il est souvent difficile de saisir la différence entre le référent (1) et le destinataire (2). Dans le cas du référent (1), le locuteur peut marquer le respect seulement en renvoyant à l'objet de respect. Quant au destinataire (2), le locuteur peut exprimer le respect sans forcément renvoyer à l'objet de respect. (Levinson 1983 : 90).

Le troisième type de relation est la relation entre le locuteur et le spectateur. Il faut remarquer que la notion de *spectateur*, dans ce contexte précis, se définit par soit les participants qui occupent le rôle de l'audience soit quelqu'un qui entend l'énonciation par hasard. (Levinson [ibid.] utilise les termes *audience* vs. *non-participating overhearer* en anglais.)

A ces trois types de relations, Levinson (1983 : 91) en ajoute encore une quatrième, celle entre le locuteur (et peut être entre les autres participants de la situation de l'énonciation) et la position des interlocuteurs les uns par rapport aux autres (ou l'activité sociale). Dans la plupart des langues, la façon d'utiliser la langue varie selon la

situation : dans un contexte formel, l'usage de la langue est différent que dans un contexte informel. Pourtant, il existe également des langues où la distinction entre le formel et l'informel est grammaticalisée.

L'information absolue de la déixis sociale, quant à elle, inclut les formes réservées à certains locuteurs ou à certains destinataires. Par exemple, dans la langue thaïe, il existe une particule polie spécifique pour désigner un locuteur et une autre particule pour désigner une locutrice. De même, dans plusieurs langues, on peut retrouver des formes d'adresse réservées à certains destinataires, par exemple *Monsieur le Juge*. En s'appuyant sur la théorie de Fillmore (1975), Levinson parle des locuteurs autorisés et des destinataires autorisés (*authorised speakers / authorised recipients*).

Yan Huang (2007 : 170-171) ajoute encore que la déixis sociale peut être impliquée par les affixes, les clitics ou les particules ou bien le choix du vocabulaire. Dans certaines langues comme le nahuatl, les affixes verbaux peuvent indiquer, par exemple, l'intimité ou le respect et le choix du vocabulaire peut être important dans certaines langues comme le chinois qui possède plusieurs façons lexicales d'exprimer l'humiliation ou le respect.

Il est évident que la relation interpersonnelle entre le locuteur et son interlocuteur peut se manifester de plusieurs façons mais, comme le précise Levinson (1983 : 89), ces façons d'utiliser la langue doivent être grammaticales pour que l'on puisse les classer sous la catégorie de la déixis sociale. Levinson (1983 : 89) constate également que les manifestations grammaticales les plus claires de la déixis sociale sont les pronoms d'adresse et les formes nominales d'adresse. En observant les pronoms d'adresse, on touche généralement la problématique de la distinction entre *tu* et *vous*. Quant aux formes nominales de l'adresse, nous observons, par exemple, les titres (*Monsieur*), les termes de profession (*médecin*) ou les termes affectueux (*chéri*). Dans ce présent travail, nous allons nous concentrer sur ces deux manifestations de la déixis sociale que nous regroupons sous la notion de la forme d'adresse. Cette notion sera présentée dans le chapitre suivant.

### 3. Les formes d'adresse

L'objectif de ce chapitre est de donner une introduction aux formes d'adresse. D'abord, nous précisons ce que nous entendons par les formes d'adresse dans ce travail. Ensuite, nous nous intéresserons au côté historique de la notion. Finalement, nous observerons l'usage des formes d'adresse aujourd'hui. Nous espérons que les occurrences tirées de notre corpus nous serviront à donner des exemples de l'utilisation actuelle des formes d'adresse en français, en suédois et en finnois. En outre, nous appliquerons l'étude contrastive en comparant les trois langues traitées dans ce travail et nous essayerons d'observer surtout les traits qui, probablement, distinguent les formes d'adresse dans ces langues.

#### 3.1. La définition

Pour illustrer ce que l'on entend par la forme d'adresse, imaginons le dialogue suivant ou un petit garçon s'adresse à son père qui lui répond mais remarque en même temps qu'une personne inconnue fait tomber son porte-monnaie :

1. Papa, tu viens ?  
Oui mon chéri, j'arrive !  
Monsieur, attendez !

Comme l'indique Christine Béal (2009 : 115), les formes d'adresse sont, tout simplement, « les formes plus ou moins spécialisées qui peuvent servir à représenter l'allocutaire ». Ce principe les lie à la catégorie des déictiques. Johanna Isosävi (2010 : xi) ajoute, dans sa thèse de doctorat, que les formes d'adresse « sont employées non seulement pour indiquer à qui la parole est adressée, mais aussi pour construire une relation interpersonnelle entre les locuteurs. » Ainsi, l'usage de ces formes joue un rôle très important quant à la *compétence communicative* des locuteurs. (Isosävi, 2010 : xi.) En effet, lorsque nous interprétons notre petit dialogue, nous utilisons notre compétence communicative pour déduire, par exemple, que deux participants de ce dialogue ont une relation familiale (père – enfant) et que le troisième participant a une relation plutôt formelle avec (au moins) l'un des participants.

Dans sa terminologie concernant la théorie d'adresse, Friederike Braun (1988 : 7-14), définit l'*adresse* comme la notion de base qui souligne la référence linguistique du locuteur à son interlocuteur. Selon Braun, les formes d'adresse peuvent être divisées en trois classes : *le pronom d'adresse, le verbe d'adresse et le nom d'adresse*.

En ce qui concerne les *pronoms d'adresse*, il s'agit, le plus souvent, des pronoms de la deuxième personne (*tu / vous* en français, *sinä / te* en finnois, *du / ni* en suédois) qui font référence à l'interlocuteur. Pourtant, il faut remarquer que toutes les langues n'utilisent pas le même système de la deuxième personne. Par exemple en allemand, la distinction se fait entre *du / Sie* et en italien entre *tu / Lei* (troisième personne du singulier). (Braun 1988 : 7.)

D'après Braun (1988 : 8), les *formes verbales de l'adresse* regroupent les verbes qui réfèrent à l'interlocuteur à l'aide des suffixes, par exemple. Souvent, ces verbes sont accompagnés d'un pronom d'adresse. Dans le cas du finnois, pourtant, le verbe est souvent le seul qui exprime la référence à l'interlocuteur puisque l'utilisation du pronom d'adresse est facultative. Cela est par exemple le cas de la phrase « Missä olet ? » où le suffixe *-t* exprime seul qu'il s'agit de la deuxième personne du singulier. Pourtant, le pronom d'adresse pourrait être ajouté à la phrase : « Missä sinä olet ? ».

Braun (1988 : 9) regroupe dans la classe des *noms d'adresse* (ou *formes nominales d'adresse, FNA*), les substantifs et les adjectifs faisant référence à l'interlocuteur. Elle en distingue neuf catégories : *les anthroponymes* (noms propres), *les termes de parenté* (maman), *les titres* (par exemple Monsieur), *d'autres types de titres* (Docteur), *les noms abstraits* (Votre Excellence), *les termes de profession* qui peuvent fonctionner comme formes d'adresse (par exemple professeur), les termes qui précisent *la nature* de la relation (ami), *les termes affectueux* ou *les noms de tendresse* (chéri) et les formes d'adresse qui définissent l'interlocuteur comme père/frère/femme/fille de quelqu'un (sans une relation biologique, par exemple « mon frère » adressé à un ami).

Quant à ces trois catégories, Braun (1988 : 11) souligne la distinction entre les formes d'adresse liées et les formes d'adresse libres. Dans la première catégorie, les formes d'adresse sont intégrées dans la phrase alors que dans la deuxième, elles en restent « dehors », c'est-à-dire elles précèdent, succèdent ou elles sont insérées dans la



phrase. Dans plusieurs langues, les pronoms d'adresse se trouvent souvent dans la première catégorie (exemple 1) et les noms d'adresse dans la catégorie des formes libres (exemple 2). Il y a, toutefois, des exceptions, comme on peut l'observer dans l'exemple 3 et 4.

1. Veux-*tu* venir avec moi ?
2. Monsieur Dupont, *vous* avez besoin de quelque chose ?
3. *You*, may I borrow your pencil?
4. Has *the lady* been waiting for a long time?

Dans les exemples 3 et 4, rappelle Braun (ibid.), on peut remarquer l'accent mis sur le pronom d'adresse *you* qui, normalement, n'offre pas beaucoup d'information sur le contexte social lorsqu'il est utilisé en tant que forme d'adresse liée. Cela dit, la « signification » ainsi que le degré des pronoms peut varier selon la catégorie où le pronom est utilisé.

Comme on l'a déjà constaté, les formes d'adresse servent à s'adresser à l'allocutaire. Les façons de s'adresser à autrui dans une langue peuvent être nombreuses et le terme « système d'adresse » fait référence à ce répertoire de l'adresse qui existe dans une langue. Les variantes diffèrent d'une langue à l'autre, par exemple en anglais on connaît un seul pronom pour s'adresser à une personne (*you*), alors qu'en français on en connaît deux (*tu / vous*). Les locuteurs d'une langue possèdent aussi le choix en ce qui concerne les variantes dans le système d'adresse ; tant qu'il existe des variantes, les locuteurs peuvent choisir parmi ces variantes, toutes grammaticalement correctes dans le contexte, et ce choix reflète non seulement le contexte social mais aussi les circonstances sociales et linguistiques du locuteur. Le système d'adresse reflète également souvent des normes culturelles. Il est ainsi certain que plusieurs variantes dans le système d'adresse d'une langue permettent d'avoir un système plus détaillé d'exprimer les différences entre les locuteurs de différent âge, sexe ou de différent statut social.

Dans ce présent travail, la notion de forme d'adresse fera référence aux *pronoms d'adresse* et aux *formes nominales d'adresse*. Nous considérons que la classe des formes verbales de l'adresse, bien qu'intéressante, mériterait beaucoup plus d'attention que nous ne pouvions lui donner dans le cadre de ce travail. C'est pour cela que nous nous contentons seulement de la mentionner ici. En ce qui concerne les neuf catégories établies par Braun (1988 : 9), nous espérons en profiter dans notre travail.

### 3.2. L'origine de l'usage des pronoms d'adresse

Dans son œuvre *Histoire culturelle des pronoms d'adresse* (2002), Béatrice Coffen parcourt l'évolution des pronoms d'adresse, tels qu'on les connaît aujourd'hui dans les langues romanes. Selon Béatrice Coffen (2002 : 33), les systèmes allocutoires ont connu plusieurs bouleversements au cours du temps, mais la distinction entre l'adresse formelle et informelle n'a jamais disparu. L'histoire des pronoms d'adresse français commence dans la langue latine, et Béatrice Coffen (2002 : 48) fait remarquer que les langues romanes ont adopté le système allocutoire latin en ce qui concerne les deux pronoms d'adresse et leurs fonctions.

L'histoire des pronoms d'adresse français présentée par Coffen (2002) commence dans la langue latine à la fin du Moyen Âge où deux pronoms allocutoires étaient en usage : le pronom personnel de la deuxième personne du singulier (*tu*) et du pluriel (*vos*). Le pronom singulier informel s'opposait au pronom pluriel qui, contrairement, marquait une relation plus formelle et était un signe de respect ou de distance sociale. Les premières lettres de *tu* et *vos* du latin restent en usage encore aujourd'hui, et les abréviations *T / V* sont couramment utilisées pour marquer la distinction entre *tu* et *vous*. Nous profiterons également de ces abréviations dans notre travail.

Brown et Gilman (1960) décrivent l'histoire des pronoms d'adresse dans leur article « The Pronouns of Power and Solidarity ». Selon eux, en latin de l'Antiquité, seul le pronom *tu* au singulier était en usage. Au IV<sup>e</sup> siècle, toutefois, on s'adressait à l'empereur pour la première fois au pluriel *vos*. D'après une théorie citée par Brown et Gilman (1960 : 255), la raison pour cela était surtout pratique : à l'époque, il y avait deux empereurs, l'un à Constantinople, l'autre à Rome. Comme l'administration était la même et qu'il fallait s'adresser aux deux empereurs en même temps, il était pratique d'utiliser le pluriel *vos*. Brown et Gilman (ibid.) donnent également une autre raison possible pour la généralisation de *vos*. L'empereur représentait le peuple et pouvait ainsi parler de la part de tout son peuple, d'où l'utilisation du pronom pluriel *nos* (nous) au lieu du pronom singulier. Il est possible que, réciproquement, le peuple ait commencé à utiliser le pronom *vos* en s'adressant à l'empereur.

Bientôt, l'utilisation de *vos* s'est étendue pour concerner également d'autres personnes au pouvoir. D'après Brown et Gilman (1960 : 256), c'est seulement au XIII<sup>e</sup> siècle que l'usage des pronoms d'adresse est devenu non-réciproque ; le peuple vouvoyait les nobles mais les nobles tutoyaient le peuple, et même les parents dans les familles disaient *tu* à leurs enfants alors que les enfants disaient *vous* à leurs parents. Dans ces deux cas, il s'agit de la sémantique du pouvoir (Brown et Gilman, 1960 : 255) qui se base sur la relation de deux interlocuteurs : l'un ayant plus de pouvoir que l'autre au sens où il peut contrôler le comportement de celui-ci.

Il est toutefois clair que toutes les relations interpersonnelles n'ont pas cette dimension de pouvoir parce que les interlocuteurs sont équivalents en matière de pouvoir (Brown et Gilman, 1960 : 256). Dans la société médiévale en Europe, cela était le cas entre les membres de la même classe sociale. Entre deux interlocuteurs de la même classe, l'usage des pronoms d'adresse était réciproque : soit on se tutoyait (les classes inférieures), soit on se vouvoyait (les classes supérieures).

Béatrice Coffen (2002 : 221) constate que l'usage non-réciproque des pronoms d'adresse était courant jusqu'à la Révolution française de 1789. Jusque là, le statut social d'un individu était plutôt immobile à cause de la hiérarchie figée dans la société. Peu à peu, pourtant, la construction très hiérarchique a dû céder la place à la démocratie et le pouvoir de la Cour a diminué considérablement. L'espace social d'un individu s'est répandu lorsqu'il a eu plus de possibilités de se rendre d'un endroit à un autre. « La fraternité révolutionnaire », comme l'indique Coffen (2002 : 221), a condamné l'emploi du V considéré comme « relique féodale » et le V a été remplacé par le T réciproque des « sans-coulottes ». Le V banni, l'emploi de T refléterait l'idéal de la Révolution ; l'égalité de tous les citoyens (Coffen 2002 : 230). Ainsi, la question du pouvoir dans les relations interpersonnelles est devenue moins pertinente et la question qui s'est posée plutôt était celle de la solidarité, c'est-à-dire l'emploi symétrique des pronoms d'adresse. Béatrice Coffen (2002 : 221) parle de la relation de pouvoir *verticale* et de la relation de solidarité *horizontale* pour marquer différentes directions dans la communication interpersonnelle. Nous reviendrons sur la sémantique de la solidarité et les dimensions verticale et horizontale dans le chapitre 3.3.

Béatrice Coffen (2002 : 232) rappelle pourtant que l'idéal d'égalité de la Révolution ne restait pas longtemps dans la société et, dès la fin de la Convention 1795,

l'usage du tutoiement réciproque est devenu plus rare avec le retour de V. Selon Coffen (id., p.233), il fallait attendre jusqu'à la moitié du XIXe siècle pour que l'usage de T revienne dans le langage de la vie familiale. Il faut toutefois noter que, contrairement à la sémantique du pouvoir qui régissait avant, la nouvelle tendance soulignait la sémantique de la solidarité. Coffen (ibid.) constate que cela se reflétait surtout dans le langage familial où les parents ne vouvoient plus leurs enfants pour souligner l'autorité mais ils commençaient à vouvoyer les domestiques qui, avant, étaient tutoyés pour marquer leur infériorité, pour faire la différence entre les membres de la famille et les personnes plus distantes. En ce qui concerne les relations amicales, le sexe définissait l'usage de V ou de T : des amis de même sexe pouvaient se tutoyer mais des amis de sexe opposé devaient se vouvoyer pour ne pas impliquer une intimité sexuelle (Coffen, 2002 : 234).

Selon Béatrice Coffen (2002 : 235) l'idéal de T réciproque de l'époque de la Révolution a repris sa place dans le langage au début du XXe siècle. Le T est devenu de plus en plus utilisé non seulement dans la vie quotidienne mais aussi dans la vie professionnelle. La façon de s'adresser à autrui était le plus souvent réciproque, mais il faut bien noter que le V ne risquait pas de disparaître complètement de la société même si les événements de mai 1968 rendaient la position de T encore plus forte lorsque son emploi est devenu, de nouveau, un signe de l'égalité et de l'appartenance à la grève. Quelque temps après mai 68, le T était vu comme une façon grossière de s'adresser à autrui, même parmi les jeunes. Dès 1967, il était acceptable de s'adresser à Dieu en utilisant le T, mais l'emploi de T restait « pour nuancer les interrelations verbales, rendant le système allocutoire composé de deux formes seulement, bien complexe et insaisissable dans son application » (Béatrice Coffen 2002 : 235).

### **3.2.1. L'usage des pronoms d'adresse en Finlande**

En Finlande, le V est arrivé tardivement puisque les lettrés ont commencé à l'utiliser seulement au XVIIIe siècle (Sademiemi 1968, cité d'après Laajo-Szankowska 1993 : 178). Pourtant, Matti Larjavaara (2007 : 476) rappelle qu'on peut tracer l'emploi de V jusqu'au XVIe siècle en Finlande. L'emploi de V est arrivé en Finlande depuis la Suède, et, par conséquent, il s'est généralisé d'abord à l'ouest de la Finlande où la tradition du vouvoiement était toujours plus forte qu'à l'est : les enfants vouvoient leurs parents et les femmes vouvoient leurs maris (Larjavaara, *ibid.*). Comme le

signale Laajo-Szankowska (1993 : 178), le V est vite devenu trop banal en Europe et, pour le remplacer, l'emploi de la troisième personne du singulier et des titres est devenu plus courant. En Finlande comme en Suède, les spécialistes de la langue essayaient, néanmoins, d'empêcher l'utilisation trop répandue de ces nouvelles formes de politesse (Laajo-Szankowska, *ibid.*).

Selon Larjavaara (2007 : 476), l'emploi de V était courant en Finlande jusqu'aux années 1960 où les étudiants qui, auparavant, se vouvoient commençaient à s'adresser le T entre eux. Il est probable que le modèle de l'usage quotidien de T est arrivé en Finlande de l'ouest avec la nouvelle vague libérale de la démocratie qui s'est installée d'abord en Suède (Larjavaara, *ibid.*).

Laajo-Szankowska (1993 : 179) voit plusieurs éléments dans la société finlandaise qui ont, probablement, aidé à favoriser l'emploi de T. D'abord, la Finlande est, socialement et culturellement, assez homogène et la classe supérieure, en grande partie suédophone, a toujours été peu nombreuse. Cela dit, la majorité des Finlandais ont des racines dans les classes ouvrières ou paysannes et la génération hautement qualifiée est plutôt jeune. Aujourd'hui, comme le constate Laajo-Szankowska (*ibid.*), la qualité de la vie en Finlande est élevée et la plupart des Finlandais se situent dans la classe moyenne. En conséquence, les coutumes associées aux classes supérieures n'ont pas atteint une telle popularité qu'ailleurs en Europe mais elles ont plutôt été considérées comme étant trop raffinées.

Matti Larjavaara (2007 : 478) fait remarquer que l'adaptation de la forme V dans toutes les couches sociales en Finlande va très probablement garder sa dominance malgré les tendances de réinstaller la forme V dans certains contextes, par exemple au sein du service client. Selon Larjavaara (*ibid.*) le vouvoiement est souvent considéré comme trop lourd et difficile et Laajo-Szankowska (1993 : 179) ajoute que, contrairement à plusieurs autres cultures européennes, l'emploi de V mène, parmi les Finlandais, à l'expérience de trop de distance entre les interlocuteurs et le V est, ainsi, vu comme négatif et rigide au lieu d'être un signe de politesse. D'après Laajo-Szankowska (1993 : 180), la politesse finlandaise se construit donc plus souvent autour des signes de l'intimité que des signes de la distance et, dans la société finlandaise, il est rarement acceptable de se montrer supérieur aux autres ce que l'emploi de V pourrait indiquer. On peut, cependant, remarquer que dans certaines situations les Finlandais

trouvent également l'emploi de T mal approprié mais au lieu de vouvoyer ils peuvent recourir à l'usage de la voix passive (Laajo-Szankowska, *ibid.*). Eva Havu (2006b : 226) fait remarquer qu'il existe en finnois plusieurs manières impersonnelles de s'adresser à autrui et elle en donne un exemple : « Ollaanko sitä minne menossa ? » (« On est en train d'aller où ? »). Nous revenons sur ces manières impersonnelles et sur l'omission du pronom d'adresse dans le chapitre 4.

Valma Yli-Vakkuri (1989 : 60) considère même que cet aspect négatif du vouvoiement peut être observé dans l'usage de la forme V en langue finnoise ; selon Yli-Vakkuri, même les locuteurs natifs du finnois ne connaissent pas les règles de la congruence en ce qui concerne l'emploi de V. Selon Larjavaara (2007 : 478), le manque de discipline sociale construite par l'âge et le statut des individus dans la société d'aujourd'hui renforce l'emploi de T et il constate même que cela équivaut plus à l'émotivité égocentrique de l'individu et demande moins d'attention au contexte de la situation interactionnelle.

### 3.2.2. L'usage des pronoms d'adresse en Suède

Selon Maria Fremer<sup>2</sup>, l'histoire des pronoms d'adresse commence en Suède au XIV<sup>ème</sup> siècle lorsque l'influence de l'allemand y introduit le premier pronom d'adresse marquant le respect, *I*. Jusqu'au XVII<sup>ème</sup> siècle, *I* n'était utilisé que par – et entre- les lettrés mais son usage s'est répandu au XVII<sup>ème</sup> siècle où il a reçu sa forme actuelle *ni*. Néanmoins, *ni* n'a remplacé *I*, considéré plus respectueux, qu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle. L'usage des titres s'est installé en Suède au XVI<sup>ème</sup> siècle et, à l'époque, les Suédois ont commencé à utiliser la troisième personne du singulier (han/hon) pour s'adresser à l'interlocuteur. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, les enfants adressaient *ni* à leurs parents ainsi qu'aux autres personnes plus âgées. Il était également de plus en plus commun d'adresser *ni* aux inconnus jusqu'aux années 1960 où l'on a introduit la réforme de *du* (deuxième pronom du singulier). Pourtant, dans les années 1980, la jeune génération s'est remise à utiliser *ni* comme marque de respect envers les inconnus et aux personnes plus âgées.

---

<sup>2</sup> <http://www.sprakbruk.fi/index.php?mid=2&pid=13&aid=2936>

Selon Maria Fremer<sup>3</sup>, *Ni* était rarement en usage réciproque en Suède, ce qui a pu favoriser l'image un peu négative de ce pronom d'adresse. Aujourd'hui, comme le décrit Karin Håkanson<sup>4</sup>, les Suédois adressent le T « aux amis ainsi qu'aux ennemis, aux collègues ainsi qu'au patron ».

### 3.2.3. L'usage actuel des pronoms d'adresse en France

Au XXI<sup>e</sup> siècle, l'usage de T en France est réservé, en général, aux relations familiales, amicales ou autres où le statut social des locuteurs est égal. Le T est souvent employé également si la relation des locuteurs est durable comme c'est le cas entre les collègues de travail par exemple. (Coffen 2002 : 235.) Malgré la dominance de T dans plusieurs relations interpersonnelles, Coffen (*ibid.*) rappelle, toutefois, que le V n'a jamais cessé d'occuper certaines fonctions dans la société : si l'emploi de T implique la familiarité et l'égalité entre les locuteurs, le V marque la distance. Il est, par exemple, souvent clair que le V est employé dans la première interaction entre adultes ou entre étrangers. De même, le V peut être employé dans une situation où les locuteurs veulent garder la distance et éviter toute sorte de familiarité.

Selon Béatrice Coffen (2002 : 237), l'usage non réciproque de T et de V a presque disparu de la société d'aujourd'hui malgré quelques exceptions. Coffen (*ibid.*) en cite les trois plus courantes : la relation interpersonnelle entre deux locuteurs de différentes générations, entre deux locuteurs (souvent des classes supérieures) souhaitant exprimer le respect mais, en même temps, la non-appartenance à la famille comme dans le cas des beaux-parents, par exemple, et, finalement, entre deux locuteurs incertains de la façon de s'adresser à l'autre. Béatrice Coffen (*ibid.*) constate que, dans le dernier cas, les locuteurs sont souvent sur le point de passer de V au T, définitivement.

Quant à l'usage de V et T et surtout au choix de pronom d'adresse que l'individu doit faire, nous pouvons, suivant Béatrice Coffen (2002 : 238), en distinguer deux éléments qui caractérisent et, souvent, déterminent, le choix entre T et V. D'une part, il

---

<sup>3</sup> <http://www.sprakbruk.fi/index.php?mid=2&pid=13&aid=2936>

<sup>4</sup> <http://www.popularhistoria.se/artiklar/du-eller-ni/>

est important de prendre en considération le contexte de l'interaction dans la mesure où le locuteur estime, par exemple, le degré de formalité et les implications que pose le lieu de l'interaction. D'autre part, il ne faut pas oublier les aspects de l'identité du locuteur qui reflètent son appartenance à une certaine communauté, c'est-à-dire la position qu'occupe le locuteur dans la société. Ce point de vue nous mène vers l'idée que le choix du pronom d'adresse n'est pas toujours aussi simple qu'on pourrait le croire si on observe purement les « règles » sociales les plus générales concernant l'emploi de T ou de V, par exemple un jeune locuteur qui s'adresse à un locuteur plus âgé. Ainsi, Béatrice Coffen (2002 : 17) fait remarquer que la compétence linguistique, autrement dit la capacité à utiliser la langue selon les normes et les règles, du locuteur joue un rôle important quant au choix du pronom d'adresse.

Béatrice Coffen (2002 : 23) parle du choix *non stratégique* du pronom allocutoire ou du pronom *non marqué* lorsque le locuteur choisit le pronom qui convient aux règles imposées par la société. Lorsque, par contre, il s'agit du choix inattendu par l'interlocuteur, c'est-à-dire un choix contre les présuppositions évoquées par le contexte, Béatrice Coffen (*ibid.*) parle du *choix stratégique* ou du *pronom marqué*. Dans ce dernier cas, évidemment, le locuteur « crée un nouveau contexte circonstanciel, se resitue par rapport aux autres et marque la complicité avec un groupe particulier » (Coffen 2002 : 239). Les alternatives linguistiques ainsi que les contextes et les relations interpersonnelles constituent donc ensemble la variété sur laquelle le locuteur base son choix du pronom allocutoire.

Dans les chapitres suivants, nous présenterons brièvement quels sont les traits affectant le choix non stratégique et stratégique du pronom d'adresse.

#### **3.2.4. Le choix non stratégique du pronom d'adresse**

Tout individu s'adressant à un interlocuteur en une langue quelconque est censé faire un choix parmi les options d'adresse exprimée par des moyens linguistiques, paralinguistiques ou extralinguistiques, qu'il adapte, ensuite, au fur et à mesure, à la qualité et aux enjeux de la relation interpersonnelle. (Coffen 2002 : 17.)

Nous considérons que cette citation de Béatrice Coffen illustre bien les éléments présents dans la situation où l'individu fait le choix de la façon de s'adresser à un autre individu. Dans le cas du choix non stratégique, Coffen (2002 : 17) introduit le terme de



*schéma d'adresse*, selon lequel le locuteur choisit systématiquement et souvent intuitivement le pronom d'adresse approprié.

Selon Catherine Kerbrat-Orrecchioni (1992 : 39), les interlocuteurs font le choix du pronom d'adresse à partir de trois éléments :

1. leur degré de connaissance mutuelle
2. la nature du lien socio-affectif qui les unit
3. de la nature de la situation communicative (situation familière ou situation formelle)

En ce qui concerne le degré de connaissance mutuelle, Kerbrat-Orrecchioni (*ibid.*) rappelle qu'il s'agit de la *gradualité* : il n'existe pas seulement l'extrême familier et l'extrême étranger, mais un axe sur lequel on peut situer les relations interpersonnelles. Selon Kerbrat-Orrecchioni (*ibid.*), les interlocuteurs essaient, en général, de se mettre d'accord sur la distance appropriée pour éviter une relation dissymétrique inconfortable. Comment établi-t-on donc la distance appropriée dans une relation interpersonnelle ? Catherine Kerbrat-Orrecchioni (1992 : 45) distingue les marqueurs non verbaux et paraverbaux qui font référence, par exemple, aux gestes et à l'intensité articulatoire, des marqueurs verbaux dont les termes d'adresse sont, sans doute, les plus visibles dans le langage.

### **3.2.5. Le choix stratégique du pronom d'adresse**

Comme nous avons pu l'observer au cours de l'histoire du pronom d'adresse, la société impose certaines règles quant à son emploi. En général, le locuteur connaît ces règles de la société où il se situe mais il peut choisir de ne pas les suivre. Comme l'écrit Béatrice Coffen (2002 : 234), au XIX<sup>e</sup> siècle, les époux s'adressaient normalement avec T réciproque, mais ils pouvaient recourir à V pour exprimer le mépris ou l'irritation. De même, l'emploi de T dans un contexte formel qui, d'habitude, réclame l'emploi de V, peut résulter à trop d'intimité et à la perte de distance et de respect que le V aurait impliqué. D'un autre côté, Béatrice Coffen rappelle (2002 : 239) que l'emploi non-habituel de T peut marquer la volonté du locuteur de faire partie de la communauté de ces interlocuteurs et, dans ce cas, l'aspect de l'égalité dans la relation interpersonnelle est souligné. Il faut également noter que le locuteur peut, parfois, varier l'usage de T et de V avec le même interlocuteur selon le contexte de l'interaction (Coffen 2002 : 240.). Cela dit, le locuteur d'un statut professionnel supérieur peut bien tutoyer son collègue

d'un statut professionnel inférieur dans un contexte hors de la vie professionnelle, par exemple dans une activité de loisirs commune. Toutefois, lorsque ces deux locuteurs s'adressent dans un contexte professionnel, ils recourent souvent à l'emploi de V pour éviter l'implication de trop de familiarité. Par contre, comme l'évoque Béatrice Coffen (2002 : 239), les locuteurs qui, normalement, s'adressent le V peuvent se servir de T dans une situation de danger, par exemple.

Les exemples que nous avons donnés sur l'usage de T et de V reflètent la variété des éléments qui influencent le choix du pronom allocutoire. Dans le chapitre suivant, nous allons observer de plus près quelques éléments importants issus du contexte et de la relation interpersonnelle qui influencent le choix du pronom allocutoire, notamment la notion de pouvoir et de solidarité.

### 3.3. Les dimensions du pouvoir et de la solidarité

Dans les chapitres précédents, nous avons brièvement introduit les dimensions horizontale et verticale dans les relations interpersonnelles. Le but de ce chapitre sera de les présenter plus en détail suivant la théorie de Brown et Gilman (1960), probablement la plus connue lorsqu'il s'agit de l'emploi des pronoms d'adresse. Les deux axes différents représentent la dimension du pouvoir (l'axe horizontal) et la dimension de la solidarité (l'axe vertical). Nous illustrons ces deux dimensions dans le tableau 1.

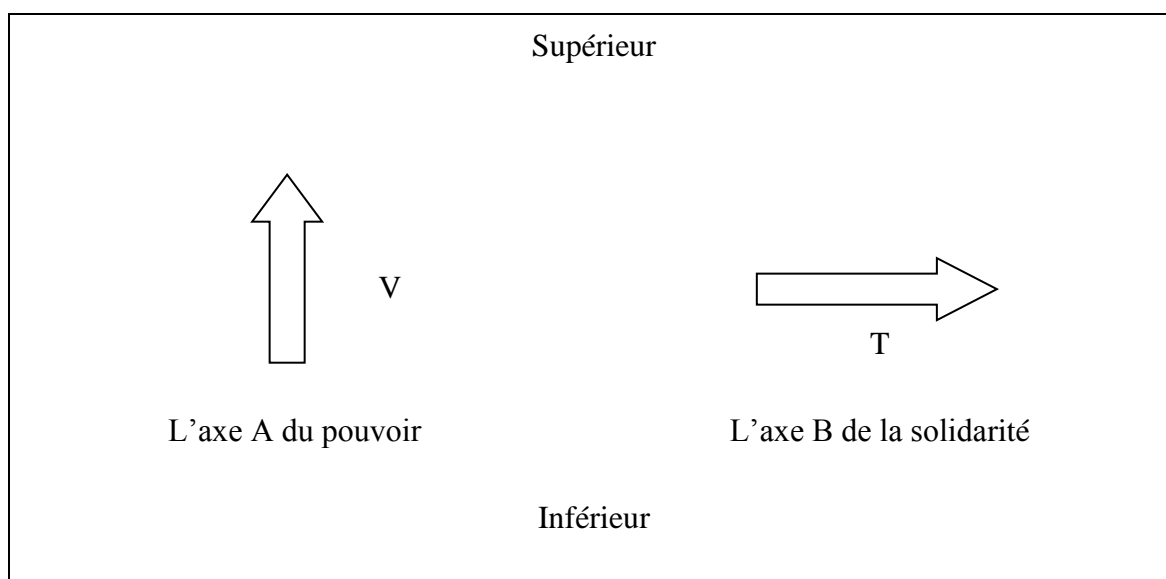


Tableau 1 : Les dimensions du pouvoir et de la solidarité dans les relations interpersonnelles.

Comme nous pouvons le constater à l'aide du tableau 1, la dimension du pouvoir et marquée par l'emploi de V alors que la dimension de la solidarité et marquée par l'emploi de T. Ainsi, les locuteurs possédant un statut social égal s'adressent le T (l'axe B) et les locuteurs possédant le statut social inégal s'adressent le V (l'axe A). Bien évidemment, comme nous l'avons déjà vu dans le chapitre précédent, les dimensions ne sont pas toujours aussi simples dans les relations interpersonnelles, mais le tableau 1 nous présente l'idée de base.

Catherine Kerbrat-Orrecchioni (2001 : 69) reprend dans son ouvrage « *Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement* » l'idée de deux axes présentée par Brown et Gilman (1960). Cependant, elle parle de *la relation horizontale*, soit la relation de *familiarité* ou d'*intimité*, et de *la relation verticale*, soit la relation de *distance*. Malgré ces différences dans la terminologie, les définitions des axes restent les mêmes selon Kerbrat-Orrecchioni et Brown et Gilman. Dans ce présent travail, nous utiliserons les termes de Brown et Gilman mais nous garderons à l'esprit la terminologie de Kerbrat-Orrecchioni qui, à notre avis, représente bien les deux dimensions dans les relations interpersonnelles.

### **3.3.1. La dimension du pouvoir**

La notion de pouvoir peut être définie par le contexte où elle est, peut-être, la plus visible : dans la relation entre au moins deux individus. Brown et Gilman (1960 : 255) soulignent que la relation de pouvoir n'est jamais une relation réciproque au sens où les individus concernés ne peuvent pas exercer le pouvoir dans le même domaine du comportement. De même, dans la sémantique du pouvoir présentée par Brown et Gilman (*ibid.*), la relation reste non-réciproque puisque l'individu A ayant plus de pouvoir tutoie l'individu B alors que celui-ci vouvoie l'individu A.

Comme nous l'avons vu dans l'histoire des pronoms d'adresse, le pouvoir<sup>5</sup> était d'abord réservé uniquement à la Cour et puis aux classes supérieures de la société. Progressivement, cette tendance de vouvoyer s'est répandue dans la société et est devenue la pratique commune pour s'adresser à l'interlocuteur de statut social supérieur (Brown et Gilman 1960 : 257). Le statut social constituait donc le premier niveau pour

---

<sup>5</sup> Dans ce travail, nous entendons par le terme *pouvoir* la sémantique du pouvoir liée surtout à l'emploi des pronoms d'adresse et présentée par Brown et Gilman (1960).

occuper la position du pouvoir, mais il n'est guère le seul : Brown et Gilman (*id.*, p. 255) citent également la force physique, les moyens économiques, l'âge, le sexe et le rôle institutionnel de l'individu dans une société quelconque (par exemple église, armée ou famille) comme les traits qui influencent le choix du pronom d'adresse.

### **3.3.2. La dimension de la solidarité**

Comme l'indiquent Brown et Gilman (1960 : 257), la dimension du pouvoir se base sur les différences entre les interlocuteurs. Lorsque ces différences impliquent le pouvoir, la relation devient asymétrique : le locuteur A a plus de pouvoir que le locuteur B et, par conséquent, ces locuteurs se situent sur l'axe verticale ou l'axe A du pouvoir dans le tableau 1. Quant à la dimension de la solidarité, la relation entre les interlocuteurs est symétrique. Cela réfère aux affirmations qui impliquent l'équivalence des interlocuteurs, par exemple « ils ont les mêmes parents », contrairement à la dimension du pouvoir qui réfère plutôt aux affirmations impliquant la différence des interlocuteurs, par exemple « il est plus âgé que lui ».

Comme on peut le voir dans le tableau 1, la dimension de la solidarité se trouve à droite, sur l'axe B de la solidarité qui implique la relation symétrique des interlocuteurs et, ainsi, l'emploi de T réciproque. Comme le rappellent Brown et Gilman (1960 : 258), plus l'individu s'approche du côté gauche de notre tableau 1, c'est-à-dire de l'axe A du pouvoir, est plus l'usage de V devient probable.

Le choix du pronom d'adresse dépend donc des dimensions du pouvoir et de la solidarité. Quels sont les éléments qui déterminent la solidarité des interlocuteurs et permet ainsi l'emploi de T ? Selon Brown et Gilman (1960 : 258), les similarités des interlocuteurs qui semblent être les plus pertinents réfèrent à la même *sensibilité* des interlocuteurs ou à leur comportement similaire. Ces éléments, cités par Brown et Gilman (*ibid.*), sont, par exemple, l'appartenance à un groupe politique, la famille, la religion, la profession, le sexe et le lieu de naissance. Brown et Gilman (*ibid.*) rappellent également que la fréquence du contact entre les interlocuteurs peut contribuer à l'usage de T réciproque mais ne le fait pas forcément puisqu'il semble que la sensibilité similaire est le noyau de la sémantique solidaire. Cela dit, si la fréquence du contact aide à découvrir la sensibilité similaire des interlocuteurs, ceux-ci ont plus souvent tendance à passer à l'emploi de T.

En ce qui concerne le choix de la dimension de solidarité et le passage au T, Brown et Gilman (1960 : 260) font une remarque importante : l'initiative de passer au T doit venir du locuteur qui a plus de pouvoir au sens où il pourrait, plus facilement que son interlocuteur, employer le T non réciproque. Ainsi, il est clair qu'une personne plus âgée propose le passage au T à son interlocuteur plus jeune, et une personne de statut social supérieur propose le passage au T à son interlocuteur de statut social inférieur.

## 4. Exprimer la politesse

« Rappelons par ailleurs que la politesse est un fait social lié à son époque et dont le sens se transforme dans le temps. » (Coffen, 2002 : 81).

Dans ce travail, nous avons déjà évoqué le terme *politesse* à plusieurs reprises. Cela n'est guère surprenant, tant ce terme est lié à la déixis sociale. Le but de ce chapitre est de présenter le phénomène de la politesse et les éléments qui la relie, particulièrement, à la déixis sociale.

Brown et Levinson sont souvent considérés comme les fondateurs de la première théorie linguistique de la politesse. Dans leur ouvrage « Politeness. Some universals in language usage » (1978) ils recourent, pourtant, à plusieurs théories publiées antérieurement et ils ont même consacré la première partie de leur ouvrage à récapituler les textes écrits sur le phénomène. Bien que leur théorie soit, dans une certaine mesure, construite sur plusieurs autres études, elle ne peut guère être négligée lorsque l'on parle du phénomène de la politesse.

Brown et Levinson (1978 : 55) justifient la base de leur théorie par leur idée selon laquelle le langage joue un rôle essentiel dans la construction des relations sociales. Ainsi, selon eux, l'étude de l'usage du langage peut, en effet, refléter la façon dont les individus interagissent les uns avec les autres. Suivant cette idée, Brown et Levinson (*id.*,p.57) constatent que les individus déduisent, en effet, à partir de petits détails linguistiques dans les énonciations la volonté de leur interlocuteur. Cela dit, nous reconnaissons par exemple une demande, une offre ou une critique à partir de petits détails linguistiques dans le langage de notre interlocuteur plutôt qu'à partir de son expression explicite. Selon l'exemple donné par Brown et Levinson (*ibid.*), nous entendons plus souvent des expressions comme « Pourriez-vous s'il vous plaît... » que des expressions comme « Je vous demande de... » ou « Je vous ordonne » mais même avec la première expression nous sommes au courant de la situation interactionnelle et nous savons immédiatement de quel type d'interaction il s'agit.

Beatrice Coffen (2002 : 20) fait une remarque importante sur le principe fondamental du phénomène de la politesse : « ...toutes conceptualisent la politesse comme une stratégie égocentrique susceptible d'éviter les conflits dans une interaction sociale fondamentalement dangereuse. » Par « toutes » Coffen fait référence aux études

importantes sur la politesse qui donc, selon elle, partagent cette même idée. Brown et Levinson (1978 : 1) ajoutent que tout groupe social s'efforce de contrôler les agressions non seulement à l'intérieur du groupe mais aussi dans l'interaction avec les autres groupes.

A partir de ces idées fondamentales du phénomène de la politesse, nous pouvons certainement comprendre le point de départ de plusieurs études : il s'agit d'un concept global qui s'intègre dans les sociétés par l'intermédiaire du langage. Brown et Levinson (1978 : 37) font référence aux études selon lesquelles même les petits enfants peuvent se servir des stratégies de la politesse, par exemple, utiliser des expressions telles que « s'il te plaît » ou des façons indirectes pour demander à quelqu'un de faire quelque chose. Nous pouvons donc assurer que nos stratégies de politesse se développent en même temps que notre *compétence conversationnelle* utilisée dans toute interaction verbale.

Béatrice Coffen (2002 : 20) distingue quatre perspectives différentes présentées dans les études de la politesse : les conventions sociales, les maximes conversationnelles, la notion de face et le contrat conversationnel. Ces notions dérivent de la branche pragmatique de la linguistique où elles caractérisent les interactions verbales. Afin d'éviter le conflit communicationnel, les individus sont donc censés connaître les règles de comportement d'une société ainsi que les circonstances et les conventions qui forment un contrat conversationnel et, pour réussir un échange interactionnel, ils doivent adopter les maximes conversationnelles de Grice (1975) (maximes de quantité, de qualité, de relation et de manière) mais aussi d'autres maximes comme celle de la politesse (Grice, 1975, cité d'après Coffen 2002 : 21). Cependant, lorsqu'il s'agit des études de la politesse, la notion de face est sans doute la perspective la plus utilisée et, pour cette raison-là, nous allons l'observer dans le chapitre qui suit.

#### **4.1. La notion de face**

Dans leur théorie sur la politesse, Brown et Levinson (1978) appliquent la notion de face présentée par Erving Goffman (1967). Selon Goffman (1967 : 5), nous sommes constamment entourés des rencontres sociales dans lesquelles, par l'intermédiaire des actes verbaux et non verbaux, nous donnons notre opinion sur la situation et nous évaluons aussi bien les participants de l'interaction que nous-mêmes. Goffman rappelle que cela est évident même si l'on n'a pas l'intention de le faire et cela devient visible

dans la réaction des autres participants qui, inévitablement, forment une image de nous dans la rencontre sociale. Dans ce contexte, Goffman (*ibid.*) définit la notion de face comme une « *valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action que les auteurs supposent qu'elle a adoptée au cours d'un contact particulier* » [traduction par Béatrice Coffen, 2002 : 22]. Ainsi, la face peut être considérée comme une image publique de soi que chaque participant de l'interaction a et veut avoir. Selon Brown et Levinson (1978 : 61), tout individu possède, en effet, deux faces : la face positive qui renvoie à l'image de soi positive incluant le désir d'être apprécié et approuvé par d'autres, et la face négative qui reflète le désir de liberté d'action.

Brown et Levinson (1978 : 61) ajoutent à la définition de Goffman l'aspect plus familier de la face, notamment celui que l'on rencontre par exemple dans l'expression « perdre la face ». Dans *le Nouveau Petit Robert de la langue française* (2007), cette expression se définit de la façon suivante : « *perdre son prestige en tolérant une atteinte à son honneur, à sa dignité, à sa réputation* ». La face est donc quelque chose que l'on peut perdre et que l'on doit alors, constamment, conserver et même améliorer (Brown et Levinson, *ibid.*). Il est intéressant de remarquer, comme le rappellent Brown et Levinson (*ibid.*) que, par la crainte de perdre la face, les participants d'une interaction s'efforcent, en effet, de préserver la face de l'un l'autre. Cet intérêt mutuel peut être justifié par une logique simple : si un participant risque de mettre sa face en danger, il essaye à tout prix de la préserver et il le fait, souvent, en menaçant la face des autres participants. Nous reviendrons sur ces façons de menacer la face de quelqu'un, autrement dit *face threatening acts* (FTA), dans le chapitre qui suit.

#### **4.1.1. Face threatening acts (FTA)**

Dans le chapitre précédent, nous avons constaté que les participants d'une situation interactionnelle partagent le même but : éviter de heurter les sentiments des interlocuteurs pour ne pas mettre en péril leur face. Cela implique, bien évidemment, que tout individu est conscient de l'image publique, la face, des autres et de son importance dans l'interaction. Il convient donc de reconnaître, comme le font, entre autres, Brown et Levinson (1978 : 62), que la connaissance mutuelle de la face est universelle bien que les limites de la face diffèrent d'une culture à l'autre.



Malgré le côté universel de la face, Brown et Levinson (*ibid.*) soulignent dans leur théorie qu'ils ne traitent pas la face comme une norme ou une valeur d'une société spécifique mais comme un désir ou, même plutôt, comme un besoin. Pour eux, il s'agit donc du désir de chaque membre de la société de préserver la face et le fait que tout individu connaît ce besoin de base chez les autres membres de la société. Nous avons déjà défini la face positive comme le désir d'être apprécié et approuvé par d'autres. Cependant, selon Brown et Levinson (1978 : 62), il importe de noter que ce désir peut se représenter également comme un besoin d'avoir des buts appréciés et désirés. Les buts peuvent être des valeurs ou des actions, par exemple la liberté ou jouer au golf. Un exemple de Brown et Levinson (1978 : 63) aide à comprendre cela ; un jardinier qui cultive ses fleurs soigneusement, qui est fier de ces fleurs et qui aime bien voir les autres admirer ses fleurs est reconnaissant lorsque quelqu'un lui dit : « Quelles belles fleurs ! J'aimerais bien voir mes fleurs aussi belles ! Comment faites-vous ? ». Cette phrase implique que l'autre personne désire ce que le jardinier a désiré et ce qu'il a réussi à faire. En outre, cette phrase devient très probablement encore plus appréciée par le jardinier si l'autre personne est de même profession, par exemple. Brown et Levinson (*ibid.*) constatent, notamment, que les individus cherchent, en général, à être appréciés par un membre d'un groupe spécifique (comme un autre jardinier, par exemple) et non par n'importe quelle autre personne.

Nous venons de constater que l'intérêt commun des individus est de préserver la face de l'un l'autre pour entretenir une conversation réussie. Il est, toutefois, évident que cela n'est pas toujours possible et les individus risquent de menacer la face de l'autre. Ces menaces potentielles, ou *face threatening acts* (FTAs), présentes dans toute interaction jouent donc un rôle important lorsqu'il s'agit des théories de la politesse.

Brown et Levinson (1978 : 65) rappellent que certaines *actions* menacent intrinsèquement la face de l'interlocuteur. Par le terme *action*, Brown et Levinson font référence à ce que l'on a intention de faire à travers la communication verbale ou non-verbale. Parmi les actions qui, souvent, représentent FTAs, Brown et Levinson ajoutent par exemple commandes, demandes, propositions, conseils, rappels, menaces et avertissements. Ces actions menacent surtout la face négative de l'interlocuteur, car elles indiquent que le locuteur a l'intention de limiter la liberté de l'action de l'interlocuteur en impliquant que celui-ci est censé faire une action. Selon Brown et Levinson (*id.*,p.66) il convient également de poursuivre cette liste avec les offres et les

promesses, qui impliquent une action du locuteur envers l'interlocuteur mais qui, en même temps, exigent que l'interlocuteur doive soit accepter soit rejeter ces actions ce qui peut, éventuellement, mettre l'interlocuteur dans une situation où il doit rendre un service en retour. Parfois même les compliments peuvent représenter des FTAs lorsque le locuteur désire les biens de son interlocuteur au point où celui-ci sent qu'il doit protéger ses biens.

Parmi les actions qui menacent, en revanche, la face positive de l'interlocuteur, Brown et Levinson (*ibid.*) énumèrent, par exemple, les critiques, les accusations, les insultes et les contradictions qui impliquent que le locuteur ne tient pas compte de la face de son interlocuteur. A cette énumération, on peut également ajouter des FTAs peut être moins visibles tels qu' introduire dans une conversation des sujets qui sèment la discorde, par exemple la politique, la race ou la religion ou des sujets tabous, donner de mauvaises nouvelles de l'interlocuteur ou de choisir une forme d'adresse qui ne convient pas à la situation (Brown et Levinson, 1978 : 67).

#### **4.1.1.1 Les stratégies de face threatening acts (FTA)**

Nous pouvons donc constater qu'il existe plusieurs façons de menacer la face de l'autre. Bien que l'intérêt soit d'éviter toute sorte de menace, il est parfois nécessaire d'effectuer un FTA mais, selon Brown et Levinson (*id.p.,68*), le locuteur va employer plusieurs stratégies pour réduire la menace. Il va donc prendre en considération au moins en trois besoins suivants : le besoin d'exprimer le FTA, le besoin d'être efficace et le besoin de préserver la face de l'autre et il va les mettre en ordre selon leur importance à ce moment précis. Dans le cas où le locuteur choisit d'exprimer le FTA au lieu de préserver la face de l'autre, il peut utiliser plusieurs stratégies. Béatrice Coffen (2002 : 22) constate que ces stratégies correspondent à des degrés de politesse : selon elle, la stratégie la moins polie est d'effectuer le FTA le plus direct, par exemple un ordre tel que « Viens ici ! ». Selon Brown et Levinson (1978 : 69), cette stratégie s'emploie, en général, seulement dans les situations où les interlocuteurs sont d'accord sur la nécessité d'effectuer le FTA, par exemple au nom de l'efficacité, ou lorsque le locuteur est clairement supérieur à son interlocuteur.

La troisième stratégie, souvent plus polie que la première mais dont l'interprétation dépend de l'interlocuteur, regroupe les actions verbales dont le sens est

ambigu, par exemple, l'ironie ou les métaphores (Brown et Levinson, 1978 : 69). Le locuteur peut utiliser cette stratégie tout en sachant que même si cela n'est pas son intention, il risque de ne pas être compris de la façon qu'il a voulu. Il se peut également que le locuteur veuille effectuer un FTA sans en prendre la responsabilité et il laisse donc le choix à l'interlocuteur de faire l'interprétation de l'action (Brown et Levinson, 1978 : 211).

La stratégie la plus polie selon Béatrice Coffen (*ibid.*) est de compenser le FTA en assurant l'interlocuteur que le but n'est pas de menacer sa face. Brown et Levinson (1978 : 70) constatent que cela peut s'effectuer de deux façons : à travers la politesse positive ou la politesse négative. Comme ces notions forment une partie essentielle des théories de la politesse, nous les examinerons plus précisément dans les deux paragraphes qui suivent.

La politesse positive est orientée vers la face positive de l'interlocuteur, et elle consiste à réduire la menace en soulignant que le locuteur partage les mêmes besoins, ou au moins partiellement les mêmes, que son interlocuteur. La politesse positive se base souvent sur l'intimité des interlocuteurs et les manifestations linguistiques de celle-ci représentent, par exemple, des marqueurs d'identité qui soulignent l'appartenance au même groupe, comme les formes d'adresse ou un dialecte. D'autres moyens linguistiques d'exprimer la politesse positive sont, selon Brown et Levinson (1978 : 101-125), par exemple, exagérer son intérêt à l'interlocuteur ou à ses biens, souvent à l'aide de l'intonation, ou introduire des sujets de conversation sur lesquels les interlocuteurs partagent très probablement la même opinion. Faire des blagues et parler des sujets banals avant d'introduire le « vrai » sujet fonctionnent, selon Brown et Levinson (*ibid.*), comme les manifestations linguistiques qui cherchent à renforcer la face positive de l'interlocuteur.

La politesse négative, quant à elle, s'efforce à préserver la face négative de l'interlocuteur en évitant, par exemple, de limiter la liberté d'action de celui-ci. Brown et Levinson (1978 : 129) rappellent que si la politesse positive cherche à diminuer la distance entre les interlocuteurs, la politesse négative fait le contraire : elle se concentre sur la notion de respect dans le sens de respecter les limites de l'interlocuteur et de garder la distance. Parmi les manifestations linguistiques de la politesse négative, Brown et Levinson (*id.*, p.129-210) énumèrent, entre autres, l'utilisation du discours

direct et indirect, la présentation des excuses de devoir effectuer un FTA ou la dépersonnalisation du locuteur et l'interlocuteur en évitant, par exemple, l'adresse directe dans le discours. L'évitement est, selon Brown et Levinson (*ibid.*), un terme clé de la politesse négative : les locuteurs s'efforcent d'éviter l'intimité avec les interlocuteurs en recourant, par exemple, aux formes impersonnelles. Cette dernière stratégie d'évitement nous intéresse particulièrement puisqu'elle est liée à l'usage des formes d'adresse et pour cela, nous allons observer de plus près surtout l'évitement de l'adresse directe dans le chapitre qui suit.

#### **4.1. Evitement de l'adresse directe**

Jusqu'ici, nous avons pu constater que s'adresser à autrui est une action complexe qui contient, en effet, beaucoup plus d'informations que l'on pense. Le choix de la forme d'adresse et la façon dont on l'utilise reflètent non seulement l'image que l'on a de notre interlocuteur mais aussi notre propre personnage. Ainsi, effectuer un FTA peut révéler que l'on manque de compétence conversationnelle ce qui risque, évidemment, de mettre notre propre face en danger. Pour éviter cela, les individus essaient donc de se garder de toute action qui pourrait éventuellement devenir un FTA. En ce qui concerne la politesse, selon Brown et Levinson (1978 : 130) on pense souvent premièrement à la politesse négative, ce qui peut indiquer que garder la distance sociale telle qu'elle est est considérée comme important. Si, toutefois, on ne peut pas éviter un FTA, on cherche souvent à éviter de le faire trop directement.

Pour effectuer un FTA, il faut, généralement, s'adresser directement à quelqu'un. Ainsi, Brown et Levinson (1978 : 190) font remarquer qu'une façon de réduire le degré de la menace est, simplement, d'effacer soit le locuteur soit l'interlocuteur de cet acte de parole. Les locutions performatives et impératives représentent peut-être les cas les plus évidents de ce phénomène-là, mais il ne faut pas non plus ignorer les verbes impersonnels qui, souvent, impliquent un FTA mais qui, par nature, se construisent autour d'un sujet impersonnel, comme par exemple la phrase « Il faut que tu le fasses » qui implique un ordre mais dont le degré de politesse est plus relevé que celui de la phrase « Tu dois le faire ». D'autres moyens possibles d'éviter l'adresse directe présentés par Brown et Levinson (1978 : 194-208) sont, par exemple, la voix passive : « Il est regrettable... » au lieu de « Je regrette... », le remplacement des pronoms personnels « je » et « tu » par les indéfinis ce qui, en français, fait souvent

référence au pronom indéfini 'on': « On pourrait penser » au lieu de « Je/tu pourrais penser », la pluralisation des pronoms personnels « je » et « tu » par exemple dans les textes scientifiques : « Nous présentons ici ... » au lieu de « Je présente ici... ». Selon Brown et Levinson (ibid.), ce type d'usage de 'nous' indique, en effet, 'Je'+ pouvoir et fait, ainsi, référence soit à une certaine société unique soit à un group spécifique impliquant que 'je' n'est pas le seul agent d'une action mais représente plutôt plusieurs acteurs derrière une action spécifique. Brown et Levinson (ibid.) tracent ce '*business we*' dans le langage des affaires, par exemple : « Nous n'acceptons pas les chèques » ou « Nous regrettons de vous informer que... ».

Parmi les stratégies d'évitement de l'adresse directe, Brown et Levinson (ibid.) mentionnent également l'évitement du pronom personnel 'je' par les termes de référence : « Sa majesté déclara... », garder la distance avec l'interlocuteur en se distançant de ce moment-là comme dans l'exemple tiré de l'anglais : « I have been wondering whether you could do me a favour » où le locuteur utilise le temps passé pour garder la distance plutôt qu'indiquer que son action de se demander a duré longtemps. La distance peut être gardée également à l'aide de la nominalisation : « Vos excellents résultats nous ont impressionnés » au lieu de « Vous avez obtenu d'excellents résultats et cela nous a impressionné » ou en présentant un FTA en tant qu'une règle générale : « Les visiteurs sont priés de remplir le formulaire » ou comme dans le langage utilisé souvent avec les enfants : « On ne mange pas avec les doigts, on mange avec la fourchette ».

Dans ce chapitre, nous avons parcouru la théorie de la politesse de Brown et Levinson et nous en avons souligné quelques concepts importants, notamment la face, le FTA et l'évitement de l'adresse directe. Il est clair que la politesse en tant qu'un phénomène répandu et complexe ne peut pas être présentée dans tous ses détails dans le cadre de ce travail mais comme la déixis sociale est inévitablement liée à la question de la politesse, nous considérons essentiel cette présentation même limitée du phénomène de la politesse. Dans les chapitres qui suivent, nous allons appliquer les notions de la politesse à l'analyse de notre corpus.

## 5. L'analyse du corpus

Dans la première partie de ce travail, nous avons fait un aperçu théorique qui nous servira de base à l'analyse de notre corpus. Nous espérons que les théories présentées nous conduiront à une analyse fructueuse du phénomène de la déixis sociale. Dans la partie présente, nous nous concentrerons donc sur la question « Comment la déixis sociale se reflète-t-elle dans les relations interpersonnelles des personnages du roman et dans leurs identités ? » tout en gardant à l'esprit les notions de pouvoir et de solidarité ainsi que celle de politesse qui, bien évidemment, sont présentes dans les relations interpersonnelles.

Comme nous avons l'constaté au début de ce travail, notre corpus est composé du roman *Ensemble, c'est tout* d'Anna Gavalda (2004) et de ses traductions en finnois, *Kimpassa* traduit par Titia Schuurman (2005), et en suédois *Tillsammans är man mindre ensam* traduit par Maria Björkman (2005). Pour commencer notre analyse, nous considérons qu'il est important d'effectuer une courte présentation de l'intrigue du roman ainsi que des personnages principaux pour mieux pouvoir entrer dans l'analyse des relations interpersonnelles de ceux-ci. Ensuite, nous procéderons à une présentation quantitative des occurrences de la déixis sociale dans les trois romans pour démontrer concrètement les différences possibles entre les trois langues. Après l'analyse quantitative nous procéderons à l'analyse plutôt qualitative au cours de laquelle nous observerons les occurrences de la déixis sociale et nous ferons des réflexions sur le type d'information que ces occurrences nous fournissent sur l'identité des personnages et des relations interpersonnelles qui existent entre eux. Tenant compte du fait que seul notre corpus français représente un texte « authentique » au sens où celui-ci a été créé par Anna Gavalda dans sa langue maternelle française et que nos corpus finnois et suédois ne représentent « que » des traductions du texte de cette écrivaine, nous réfléchirons également à l'influence que le texte source, à savoir le roman dans la langue originale, a pu avoir sur les textes cibles, c'est-à-dire les traductions finnoise et suédoise. Pour finir, nous conclurons le travail et présenterons les résultats que nous aurons obtenus.

## 5.1. Présentation de l'intrigue et des personnages principaux du corpus

Le roman *Ensemble, c'est tout* d'Anna Gavalda, publié en 2004, est divisé en cinq parties et un épilogue et la première édition comprend 574 pages au total. Il s'agit de l'histoire de quatre personnes qui, par hasard, se rencontrent. Le narrateur du roman est extérieur qui décrit les événements à la troisième personne. Toutefois, le personnage le plus visible est Camille Fauque, 26 ans, qui a souffert toute sa vie ; d'abord d'une enfance misérable et, plus tard, d'une vie pauvre dans une chambre froide de 15 mètres-carrés au septième étage de l'escalier de service d'un immeuble situé près de la Tour Eiffel à Paris. Dans le même immeuble plus bas, dans un appartement immense, habite Philibert Marquet de la Durbillière, un aristocrate qui s'intéresse surtout à l'histoire de la France et qui se comporte comme s'il vivait dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle. Extrêmement poli et réservé, Philibert a du mal à comprendre son colocataire Franck Lestafier, un cuisinier qui donne l'image d'un homme arrogant et froid et qui enfourche sa motocyclette dès qu'il y a un problème. Pourtant, il rend régulièrement visite à sa grand-mère Paulette qui l'a élevé. Paulette Lestafier vit seule dans une maison jusqu'au moment où Franck se sent obligé de la faire déménager dans une maison de retraite où elle ne veut pas rester.

Finalement, les quatre personnages du roman se retrouvent sous le même toit et les relations entre eux commencent à changer lorsqu'ils s'apprennent à mieux se connaître.

## 5.2. Comparaison quantitative du corpus

*L'ensemble, c'est tout* est composé essentiellement de dialogues. Cela nous a, bien évidemment, permis d'avoir une grande quantité d'occurrences de la déixis sociale, donc un corpus fructueux. Cependant, nous avons vite remarqué qu'il ne serait pas possible de recueillir toutes les occurrences de la déixis sociale des trois romans qui, ensemble, comptent 1681 pages. Dans le cadre de ce travail, nous nous sommes donc décidée à réaliser l'analyse quantitative sur la base de la première partie de chaque roman. La première partie de *L'Ensemble, c'est tout* compte 131 pages, la même partie dans sa traduction finnoise compte 127 pages et dans sa traduction suédoise 122 pages. Nous considérons que la première partie du roman sert bien de base pour l'analyse quantitative puisque tous les personnages principaux du roman y sont présents – et présentés. Selon nous, la première partie des romans nous suffira pour illustrer s'il

existe des différences dans les trois langues en ce qui concerne la quantité des occurrences de la déixis sociale. Nous tenons à rappeler que notre analyse est, de toute façon, plutôt qualitative puisque, à notre avis, cela nous permettra d'observer mieux comment la déixis sociale est présente dans les relations interpersonnelles et dans l'identité des personnages. Pour cette analyse qualitative, nous nous concentrerons sur le corpus entier.

### 5.2.1. Données de l'analyse quantitative

Corpus	V	T	Nom	Terme affectif	Titre	Profession	Terme de parenté
Français	417	476	79	27	12	8	11
Finnois	319	366	80	27	10	6	11
Suédois	130	562	81	30	13	9	9

Tableau 2 : Les occurrences de la déixis sociale dans les trois romans

Le tableau 2 nous aide à comparer la quantité des occurrences de la déixis sociale dans les trois romans de notre corpus, à savoir *L'Ensemble, c'est tout* qui, dans le tableau est référé par « français », *Kimpassa* (finnois) et *Tillsammans är man mindre ensam* (suédois).

En ce qui concerne la classification des occurrences, nous nous appuyerons sur la théorie de Stephen Levinson et sur la division des pronoms d'adresse et des formes d'adresse présentée à la page 9 de notre mémoire. Nous avons donc classifié les données sous sept catégories différentes : 1. le pronom d'adresse *vous* (V), 2. le pronom d'adresse *tu* (T), 3. le prénom et le patronyme (nom), 4. les termes affectifs à valeur positive et à valeur négative (terme affectif), 5. les titres (titre), 6. les noms de métier (profession), et 7. les termes de parenté (terme de parenté). Nous sommes consciente du fait que notre classification diffère de celle de Friederike Braun présentée à la page 11 de ce travail. Nous avons fait le choix de ne pas inclure la catégorie des noms abstraits (par exemple *Votre excellence*) dans notre classification puisque notre corpus n'en contient pas d'occurrences. En outre, nous avons trouvé inutile de séparer les termes qui précisent la nature de la relation (par exemple *mon ami*) des termes affectifs sous la catégorie de laquelle nous avons également classifié les termes à valeur positive (par exemple *chéri*) et les termes à valeur négative (par exemple *imbécile*). Cette bipartition



n'est pas prise en compte par Friedrike Braun qui parle de la catégorie des « termes affectueux » ou des noms de tendresse (Braun 1988 : 10). Nous trouvons cette classification surprenante car, à notre avis, les mots de tendresse sont souvent opposés aux injures et occupent, ainsi, la même fonction dans les énoncés. Pour cette raison-là, nous avons choisi, comme l'a fait également par exemple Cathérine Kerbrat-Orrecchioni (1992 : 23), de parler des termes affectifs divisés en termes à valeur positive et en termes à valeur négative.

La majeure partie du dialogue de notre corpus se déroule dans l'interaction de deux personnes. Cela dit, les personnages du roman s'adressent, en général, à un interlocuteur. Pourtant, on trouve également quelques cas d'interaction entre plusieurs personnes dans lesquels le locuteur s'adresse à plusieurs personnes. Ces cas sont, pourtant, rares et seulement le pronom d'adresse *vous* au pluriel y est utilisé. Comme la déixis sociale reflète toujours la relation entre le locuteur et son interlocuteur et contient ainsi plus d'informations que le pronom personnel seul, il faut souligner que le pronom personnel *vous* adressé à plusieurs interlocuteurs ne représente pas la déixis sociale mais la déixis de la personne. Pour cette raison-là, nous n'avons pas inclus les occurrences de *vous* pluriel au tableau 2.

### **5.2.2. L'analyse des données quantitatives**

Le tableau 2 présente le nombre de fois qu'un personnage du roman s'adresse à son interlocuteur en utilisant le pronom *vous* et en utilisant le pronom *tu*. Nous remarquons tout de suite que le chiffre dans la catégorie T dépasse légèrement celui dans la catégorie V dans les corpus français et finnois. Cependant, il nous semble surprenant que la différence reste peu remarquable. Dans le corpus suédois, par contre, la différence entre les occurrences de V et de T est plus visible et, par conséquent, nous pouvons constater que le V est beaucoup moins utilisé dans le corpus suédois que dans le corpus français et finnois. Cette analyse quantitative montre également que notre hypothèse de départ, selon laquelle le V sera beaucoup moins utilisé dans la langue finnoise que dans la langue française, est fautive. Il faut, toutefois, prendre en compte le défi de la traduction qui figure dans notre corpus. Nous traiterons cette question plus en détail dans le chapitre consacré à la problématique de la traduction.

Les données dans le tableau 2 ne reflètent pas une grande différence entre les trois langues en ce qui concerne les formes nominales d'adresse. Cela peut sembler surprenant mais nous pouvons, en effet, en conclure que les traductrices finlandaise et suédoise sont restées assez fidèles à la version originale du roman. Cela dit, elles ont laissé par exemple les noms et les titres tels qu'ils sont dans la version française même si ceux-ci sont, en général, beaucoup moins utilisés dans les langues finnoise et suédoise (par exemple Yli-Vakkuri 1989 : 43-71). Par contre, en ce qui concerne l'usage de V, nous remarquons que les traductions s'écartent plus du texte original. Nous examinerons ces différences plus en détail dans les chapitres qui suivent.

### **5.3. Comparaison qualitative du corpus**

Dans le chapitre précédent, nous avons analysé le corpus à partir des données quantitatives. Cette analyse nous a surtout offert une initiation à la comparaison des occurrences de la déixis sociale dans notre corpus. Le but du chapitre présent sera d'approfondir cette comparaison et d'observer comment la déixis sociale fonctionne dans les relations interpersonnelles. Pour ce faire, nous examinerons les relations interpersonnelles des quatre personnages principaux du roman en nous appuyant sur les théories présentées dans la première partie de ce travail. L'analyse se basera sur les sept catégories regroupant les occurrences de la déixis sociale présentées dans le chapitre 5.2.1. et elle sera approfondie par des réflexions sur les dimensions du pouvoir et de la solidarité de Brown et Gilman, ainsi que les théories de la politesse de Brown et Levinson.

#### **5.3.1. Représentation des dimensions interpersonnelles des personnages**

Les quatre personnages principaux du roman *L'Ensemble, c'est tout* sont, comme déjà mentionné, Camille Fauque, Philibert Marquet de la Durbillière, Franck Lestafier et Paulette Lestafier. Pour mieux illustrer leurs relations interpersonnelles, nous avons établi les tableaux qui montrent comment chaque personnage principal s'adresse à certains autres personnages du roman. Dans les tableaux, seul l'usage du pronom d'adresse sera pris en compte puisque l'usage des formes nominales d'adresse (FNA) est rarement conséquent mais dépend plutôt de la situation interactionnelle. Les formes nominales d'adresse seront donc discutées plus tard.

Chaque tableau illustre les relations interpersonnelles d'un personnage marqué en caractères gras au bord supérieur à gauche du tableau. La lettre dans chaque case signifie l'adresse réciproque utilisée dans les relations avec chacun des personnages qui se trouvent au bord supérieur du tableau.

<b>Franck</b>	Guillaume	Chef	Paulette	Philibert	Camille	Yvonne
Français	T	V	T	T	T*	V/T
Finnois	T	V/T	T	T	T*	V/T
Suédois	T	T	T	T	T	T

Tableau 3 : Les relations interpersonnelles de Franck Lestafier.

Dans le tableau 3, nous pouvons voir que Franck Lestafier tutoie, dans le corpus français et finnois, toute autre personne sauf Yvonne, l'amie de sa grand-mère, et le « chef », notamment son patron dans le restaurant où il travaille. Il est, toutefois, intéressant de remarquer que Franck et son patron s'adressent différemment dans tous les trois romans : dans la version originale, ils se vouvoient, dans la traduction suédoise, ils se tutoient alors que dans la traduction finnoise, Franck vouvoie son patron mais celui-ci le tutoie. Notons également que Franck vouvoie Camille à la première rencontre mais passe vite au tutoiement, d'où le T avec un astérisque (T\*). Dans *Tillsammans är man mindre ensam*, par contre, Franck Lestafier tutoie tous les autres personnages du roman auxquels il s'adresse y compris Camille dès le début de leur connaissance.

<b>Paulette</b>	Franck	Yvonne	Camille	Philibert
Français	T	V	T/V	/V
Finnois	T	T	T/V	/V
Suédois	T	T	T	/V

Tableau 4 : Les relations interpersonnelles de Paulette Lestafier.

En ce qui concerne Paulette Lestafier, la grand-mère de Franck, il est intéressant de noter que Paulette et sa voisine, Yvonne Carminot, avec qui elle entretient une relation amicale, s'adressent le V dans le corpus français tandis que dans les corpus finnois et suédois elles se tutoient. Comme nous pouvons le remarquer dans le tableau 4, Paulette et Camille s'adressent, après la première rencontre où elles se vouvoient, la forme non-réciproque dans les corpus français et finnois : Paulette tutoie Camille alors que celle-ci lui adresse le V. Dans le corpus suédois, par contre, Paulette et Camille s'adressent le T réciproque. Quant à Philibert, il vouvoie Paulette aussi bien dans la version originale que dans ses traductions. En revanche, nous n'avons trouvé aucune occurrence où

Paulette s'adresse directement à Philibert dans le corpus et, par conséquent, nous ne pouvons pas savoir s'ils s'adressent la forme réciproque ou non-réciproque.

<b>Philibert</b>	Camille	Franck	Paulette	Parents
Français	V*T	T	V/	V
Finnois	V*T	T	V/	V
Suédois	T*	T	V/	V

Tableau 5 : Les relations interpersonnelles de Philibert Marquet de la Durbillière.

Philibert Marquet de la Durbillière est un personnage curieux qui provient d'une famille aristocrate et vouvoie même ses parents qui le vouvoient également. L'intelligence extrême et la courtoisie définissent le comportement de Philibert à tel point que l'on peut facilement comprendre le choix des traducteurs de rester fidèles au texte source en ce qui concerne l'usage de la langue de Philibert. Cela est bien visible dans le tableau 5 : Philibert adresse le V à tout autre personnage sauf à son colocataire Franck qu'il connaît déjà au début du roman. Franck et Philibert s'adressent donc le T réciproque, alors que, dans le corpus français et finnois, Camille et Philibert commencent avec le V réciproque (d'où le V avec un astérisque) mais ils passeront au T un peu plus tard. Dans le corpus suédois, par contre, Philibert vouvoie Camille mais Camille le tutoie dès le début de leur connaissance. Philibert tutoiera, pourtant, plus tard Camille. Comme nous l'avons déjà constaté avant, nous n'avons pas été capable de déduire comment Paulette s'adresse à Philibert puisque nous n'avons pas trouvé d'occurrences dans le corpus.

<b>Camille</b>	Philibert	Franck	Paulette	Mère	Vincent
Français	T*V*	T*	V/T	T	T
Finnois	T*V*	T*	V/T	T	T
Suédois	T*	T	T	T	T
	Mamadou	Josy (patronne)	Pierre&Mathilde	Mme Perreira	Médecin
Français	T	V	T	V	V
Finnois	T	T	T	V	V
Suédois	T	T	T	T	T

Tableau 6 : Les relations interpersonnelles de Camille Fauque.

Des quatre personnages principaux du roman, Camille Fauque est la plus présente d'où l'abondance des relations interpersonnelles figurant dans le tableau 6. Il est intéressant de noter que des dix relations interpersonnelles présentées dans le tableau 6, Camille adresse cinq T réciproques dans le corpus français, six T réciproques dans le corpus

finnois et neuf T réciproques dans le corpus suédois. Dans les trois romans, elle adresse le T non-réciproque à Philibert après le début de leur connaissance mais, dans le corpus français et finnois, Camille et Philibert s'adressent le V réciproque (V avec un astérisque) avant qu'ils ne changent pour T. Dans le corpus suédois, ils s'adressent dès le début T/V non-réciproque mais passent à T réciproque à la fin du roman.

Il semble facile de vérifier, à partir des données du tableau 6, notre hypothèse de départ selon laquelle le V est plus utilisé en français qu'en finnois et en suédois, et que le V est le moins utilisé en suédois. Il faut, toutefois, garder à l'esprit l'effet que le texte source a pu avoir sur les traductions qui ne représentent pas forcément l'usage de la langue authentique lorsque, surtout la traduction finnoise, représente plutôt une traduction sourcière où l'influence de la culture française est plus visible que dans la traduction cibliste. Ces termes issus des théories de la traduction seront présentés plus en détail vers la fin de ce travail.

Nous pouvons donc supposer que la traductrice suédoise a pris la décision d'utiliser conséquemment le T réciproque dans la plupart des relations interpersonnelles du roman ce qui semble, en effet, le plus naturel si nous prenons en compte la langue et la culture suédoises. En ce qui concerne la relation de Camille et Philibert, en revanche, la traductrice suédoise reste fidèle au texte source et Philibert vouvoie Camille. Cette décision n'est pas étonnante compte tenu du langage démodé de Philibert qui est discuté également dans le roman.

La traductrice finlandaise, par contre, ne s'avère guère aussi conséquente en ce qui concerne la traduction des formes d'adresse du français en finnois. Nous considérons, par exemple, surprenant le fait qu'en finnois, Camille adresse le V à son médecin et à Madame Ferreira, sa voisine plus âgée, mais elle tutoie sa patronne Josy. La relation interpersonnelle de Camille et Josy est, en effet, la seule où la traductrice finlandaise a choisi de ne pas traduire la forme d'adresse telle qu'elle est dans le texte source.

Dans le chapitre suivant, nous observerons et analyserons plus en détail les occurrences de T et V réciproques et de T et V non réciproques. Les exemples tirés du corpus seront numérotés et leur source sera marquée par FRA (*Ensemble, c'est tout*), FIN (*Kimpassa*) ou SUE (*Tillsammans är man mindre ensam*).

### 5.3.2. T/V réciproque

Dans le chapitre 3.3., nous avons introduit la théorie sur le pouvoir et la solidarité de Brown et Gilman comparable à celle de la distance et la proximité de Catherine Kerbrat-Orrecchioni. Nous avons également présenté différents facteurs qui influencent le choix de la forme d'adresse. Dans ce chapitre, nous examinerons ces facteurs et les dimensions du pouvoir (la distance) et de la solidarité (la proximité) dans notre corpus.

Nous rappelons que, selon Brown et Gilman (1960) et Catherine Kerbrat-Orrecchioni (1992 : 45), le T réciproque manifeste une relation de familiarité, de solidarité et d'intimité. En revanche, le V réciproque sert à marquer la distance et la politesse ; nous pouvons remarquer que dans plusieurs sources, on parle de « V de politesse » ce qui fait référence à la forme qui, selon Catherine Kerbrat-Orrecchioni (1992 : 61) « exprime la considération et le respect ». Il faut, toutefois, noter que cela ne vaut que pour le V réciproque, c'est-à-dire une relation symétrique, car dans les relations asymétriques, il ne s'agit pas forcément de la forme de politesse.

Comme on l'a déjà constaté, le choix de la forme d'adresse est un phénomène complexe qui dépend de plusieurs facteurs. Catherine Kerbrat-Orrecchioni (1992 : 48) en cite quelques-uns, souvent mentionnés également dans d'autres études sur le sujet : *l'âge* joue inévitablement un rôle important lorsqu'il s'agit du choix du pronom allocutoire, mais il importe également de noter *le lien familial* et *la relation cognitive, sociale et affective* qui comprennent, par exemple, le *tu* intime (entre époux, amis), le *tu* professionnel (entre collègues), parlementaire, sportif, syndical etc. Eva Havu<sup>6</sup> a remarqué, lors de ses enquêtes sur l'usage des formes d'adresse en France, qu'il convient également d'ajouter *la hiérarchie* ainsi que *la situation de la communication* et même les facteurs personnels tels que *l'habillement, le comportement ou la sympathie mutuelle* parmi les facteurs influençant le choix du pronom d'adresse. Eva Havu constate également que le sexe peut avoir une influence sur le choix, car il est possible que deux individus du même sexe se tutoient plus facilement que deux individus du sexe opposé. Eva Havu remarque, pourtant, que cela est souvent plus probable chez les individus plus âgés.

---

<sup>6</sup> <https://hal.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/354003/filename/HavuTanska.pdf>

L'observation des occurrences de T et V réciproques dans notre corpus semble vérifier ce que les travaux antérieurs montrent sur les facteurs influençant le choix de la forme d'adresse. Le lien familial est souvent le facteur le plus clair et cela est aussi le cas dans notre corpus. Franck et sa grand-mère Paulette s'adressent le T réciproque ainsi que Camille et sa mère bien que celles-ci ne s'entendent pas. Catherine Kerbrat-Orrecchioni (1994 : 48) fait remarquer que malgré leur degré de connaissance mutuelle et l'appartenance à une génération différente les membres d'une même famille se tutoient en générale. Par contre, la parenté par alliance y fait exception puisque, comme le constate Kerbrat-Orrecchioni (*ibid.*), les beaux-parents ont traditionnellement été vouvoyés en France. Malheureusement, notre corpus ne contient aucun dialogue de ce type et nous ne pouvons donc pas en trouver d'exemple.

Il faut, toutefois, remarquer que notre corpus comprend une exception à la règle selon laquelle le lien familial implique, en général, le T réciproque. Philibert adresse le V à ses parents et ceux-ci vouvoient aussi bien leurs enfants que l'un l'autre dans les trois romans :

1. Il vouvoyait ses parents, ses parents le vouvoaient et se vouvoaient entre eux.

-Bonjour, Père.

-Ah, vous voilà, mon fils. Isabelle, allez prévenir votre mère, je vous prie. Marie-Laurence, vous savez où se trouve la bouteille de whisky ? (FRA : 509).

Comme nous l'a montré l'histoire des pronoms d'adresse, il était courant, jusqu'au XIXe siècle, de vouvoyer les membres de la famille. Pourtant, nous pouvons constater que cette coutume est, aujourd'hui, extrêmement rare ou même disparue. Dans le roman d'Anna Gavalda, la façon de parler de Philibert (et de sa famille) sert à souligner leur appartenance à la classe sociale supérieure même s'il faut douter que les « aristocrates » d'aujourd'hui s'adressent le V réciproque en famille.

Nous pouvons bien partager l'opinion de plusieurs chercheurs sur l'importance de l'âge dans le choix de la forme d'adresse: Franck et Philibert, par exemple, font partie de la même génération et ils se tutoient donc naturellement. Nous pouvons également nous demander si le même sexe ou le comportement de Franck ont influencé le choix de T réciproque. Nous pouvons également supposer que l'âge joue un rôle important dans la situation interactionnelle où Camille adresse le V à sa voisine plus âgée, Madame Ferreira, qu'elle ne connaît pas très bien. Selon Eva Havu (2006a) les

jeunes ont plus tendance à se tutoyer alors que « il existe, dans toutes les générations nées avant 1980, des gens qui n'aiment pas tutoyer et qui ne veulent aucunement être tutoyés ». Dans ses études, Eva Havu a remarqué que l'âge est un facteur moins important chez les retraités qui vouvoient plus souvent les interlocuteurs avec qui ils n'ont pas de lien familial ou qui sont des amis plus récents alors qu'ils peuvent tutoyer les amis d'enfance. Cela dépend, bien évidemment, de la situation, comme nous pouvons le remarquer dans notre corpus français où Paulette Lestafier et Yvonne Carminot se vouvoient bien qu'elles soient allées à l'école communale ensemble.

2. Mais il ne faut pas le déranger, hein... Il travaille dur, vous savez.  
Oui Paulette, je sais bien. Je lui laisserai un message. Vous savez comment c'est aujourd'hui [...]. (FRA : 16).

Cependant, nous ne pouvons pas savoir si leur amitié a duré pendant toute la vie depuis l'école ou si elles se sont retrouvées plus tard, par exemple. Nous considérons, toutefois, que la remarque d'Eva Havu (2006a) est importante, parce qu'elle montre bien, à notre avis, comment la déixis sociale peut donner des informations sur la relation interpersonnelle et son contexte.

L'usage de V réciproque est, en français, souvent lié à l'influence de l'âge mais aussi à la première rencontre de deux individus. Notre corpus français semble bien affirmer cela : presque tous les personnages se vouvoient à la première rencontre. Johanna Isosävi fait la même remarque dans sa thèse de doctorat (2010 : 43) alors que selon Eva Havu (2006a), le tutoiement est plus fréquent chez les jeunes locuteurs qui s'adressent à un inconnu du même âge ou plus jeune. Elle rappelle, pourtant, que le choix de la forme d'adresse appropriée lors d'une première rencontre pose des problèmes même chez les jeunes locuteurs.

Dans le corpus de la thèse de doctorat de Johanna Isosävi (2010 : 44), le V réciproque est « presque de règle » dans les situations de service et dans les rencontres avec les fonctionnaires. Cela est le cas dans notre corpus français également, par exemple, entre Yvonne et les pompiers qui viennent chercher Paulette, Franck et le personnel de la maison de retraite, Camille et le coiffeur ainsi qu'entre Camille et son médecin :

3. Vous me le remplissez, ce certificat ?  
Oui, oui, je vais vous le faire [...]. (FRA : 19)



La traductrice finlandaise a décidé de garder le V réciproque dans les situations de service ce qui montre, à notre avis, clairement qu'elle n'a pas voulu adapter l'histoire à la culture finlandaise. Anna-Leena Nojonen (1999) a, pourtant, remarqué que si les Finlandais vouvoient il s'agit normalement d'une situation de service ou une situation interactionnelle avec une personne clairement plus âgée. Il se peut donc que le lecteur finlandais ne soit pas très étonné par le fait que, dans le roman *Kimpassa*, le pompier vouvoie Yvonne Carminot ou que la serveuse adresse le V à Camille dans un café. A notre avis, néanmoins, il serait extrêmement rare, voire impensable, qu'une jeune finlandaise vouvoie le (jeune) coiffeur en Finlande comme Camille le fait dans le roman *Kimpassa*:

4. Ajakaa tukkani. [Rasez-moi]  
Anteeksi ? [Pardon ?]
5. Haluaisin että ajatte pääni kaljuksi, olkaa hyvä. [Je voudrais que vous me rasiez la tête, s'il vous plaît.] (FIN : 88).

Surtout la troisième phrase qui finit par « olkaa hyvä » [s'il vous plaît], nous semble remarquable comme traduction puisque « olkaa hyvä » est, en finnois, plutôt utilisé lorsque l'on donne quelque chose à quelqu'un. Il n'est pas tout à fait exclu dans les demandes mais, à notre avis, il intensifie même trop la demande. Plus naturelle sera, d'après nous, remplacer *olkaa hyvä* par *kiitos* [merci] qui est plus souvent utilisé dans les demandes en finnois. La même problématique concerne également le suédois et la traductrice suédoise a fait le choix de remplacer presque tous les V réciproques du texte source par les T réciproques dans la traduction suédoise. Cela n'est guère impressionnant car le vouvoiement est, très probablement, encore moins utilisé en Suède qu'en Finlande. La traductrice suédoise a également traduit s'il vous plaît, dans le dialogue entre Camille et le coiffeur, par *tack* [merci] ce qui est plus naturel en suédois aussi :

6. Raka av mig håret. [Rasez-moi]  
Ursäkta? [Pardon?]  
Jag skulle vilja att du rakade huvudet på mig, tack. [Je voudrais que tu me rase la tête, s'il te plaît.]

Par contre, il nous semble que la traductrice suédoise a également trouvé difficile le choix du pronom d'adresse approprié car elle n'a pas été conséquente dans la traduction des situations de service, par exemple. Cela dit, au début du corpus suédois, un pompier tutoie Yvonne Carminot mais, plus tard, un médecin vouvoie Philibert. Nous ne

comprenons pas cette logique puisqu'elle contredit les critères du choix du pronom d'adresse constatés avant ; Yvonne Carminot est bien plus âgée et du sexe opposé que le pompier qui, pourtant, la tutoie. Nous nous demandons donc si l'apparence et l'habitation (le médecin rend visite à Philibert) de Philibert ont pu influencer le choix de V.

Dans notre corpus, le T réciproque est conséquent, dans tous les romans, entre les collègues qui occupent la même position hiérarchique et qui sont du même âge. Cela est le cas de Franck et Guillaume qui travaillent dans la cuisine d'un restaurant, et de Camille et Mamadou (et leurs autres collègues) qui sont femmes de ménage. Selon Eva Havu (2006a), surtout les jeunes collègues français occupant la même position hiérarchique ont souvent tendance à se tutoyer alors que, chez les générations plus âgées, le vouvoiement est plus utilisé même si le tutoiement n'est pas tout à fait exclu. Quant aux collègues hiérarchiquement supérieurs, bien qu'ils soient du même âge ou plus jeunes, le V est, selon Havu (2006a), clairement plus fréquent que le T. Cela devient encore plus probable si le collègue supérieur est plus âgé. Notre corpus français démontre bien cette tendance : Franck et son patron ainsi que Camille et sa patronne Josy s'adressent le V réciproque bien que les deux patrons occupent, à notre avis, des rôles différents au travail. Le patron de Franck est responsable de toute la cuisine et il semble plus apprécié chez ses subalternes que Josy, qui fait, en effet, le même travail que ses autres collègues mais elle a reçu plus de pouvoir et « elle en abusait sans modération » (FRA : 312). Josy n'est alors pas appréciée dans son lieu de travail qui est aussi moins hiérarchique que la cuisine où Franck travaille. La hiérarchie dans la cuisine est bien visible dans le dialogue entre Camille qui vient aider les cuisiniers et le chef:

7. Je peux m'asseoir ?

Non.

Pourquoi ?

On pose pas de questions dans une cuisine, on dit « oui, monsieur » ou « oui, chef ».

Oui, chef. (FRA : 237).

Dans le corpus finnois, par contre, Franck adresse le V à son patron alors que celui-ci tutoie son subalterne.

Nous nous poserons également la question de savoir si les traits du personnage peuvent avoir un impact sur le choix de la forme d'adresse. Nous avons l'impression que Franck, dans notre corpus français, tutoie la plupart des personnes avec qui il entretient

une relation interactionnelle. Il passe également assez vite au tutoiement de ses interlocuteurs, comme par exemple Camille qu'il tutoie dès la deuxième rencontre. Il est possible que cela soit lié à son caractère assez arrogant et sa façon de communiquer directement ce qui peut être interprété comme impoli.

Une autre remarque intéressante que nous avons faite en observant notre corpus est le fait que Camille tutoie Vincent, un homme qu'elle trouve dans un placard au bureau où elle fait le ménage, dès la première rencontre. L'âge de Vincent n'est pas révélé pas dans le roman, mais c'est un sans-abri qui vit dans le placard du bureau avec son chien avant que Camille ne lui offre son ancienne chambre au septième étage de l'escalier de service. Nous nous demandons si le statut social inférieur de Vincent joue un rôle dans le choix de T réciproque.

### **5.3.3. T/V non-réciproque**

Le parcours historique de l'usage des formes d'adresse dans le chapitre 3.2. nous a montré que l'usage de T ou V non-réciproque est devenu de plus en plus rare dans la société moderne. Béatrice Coffen (2002 :237) constate même qu'il a presque disparu de la langue française malgré quelques exceptions. A notre avis, ces exceptions sont, pourtant, tellement courantes dans la société que nous sommes plutôt tentée de partager l'opinion de Johanna Isosävi (2010 : 56) qui fait remarquer que l'emploi non-réciproque de la forme d'adresse occupe plus de la moitié de son corpus cinématographique francophone et qu'elle n'est pas, ainsi, convaincue de la disparition de T/V non-réciproque.

Selon l'étude de Johanna Isosävi (*ibid.*), l'appartenance à des générations différentes ou les différences hiérarchiques mènent, effectivement, souvent à l'emploi non-réciproque de la forme d'adresse. Ces deux cas sont également des exceptions mentionnées par Béatrice Coffen (1992 : 237). Notre corpus français confirme cela puisque, par exemple, Franck adresse le V à Yvonne, l'amie de sa grand-mère qui, par contre, le tutoie. Il en va de même pour Camille et Philibert qui vouvoient Paulette alors que celle-ci tutoie Camille. Malheureusement, nous ne savons pas comme Paulette s'adresse à Philibert.

Selon Béatrice Coffen (*ibid.*), une explication à l'emploi de T/V non-réciproque est souvent la volonté de passer à T réciproque. Cela dit, la différence existe puisque les

locuteurs sont incertains du passage au T réciproque. En Finlande, par contre, l'incertitude peut mener à l'alternance de T et V dans une même situation interactionnelle, comme l'a remarqué Hanna Lappalainen (2006 : 274) dans son étude des discussions entre un client et un représentant de l'administration. Il faut noter qu'il s'agit vraiment de l'alternance de V et de T et non pas du passage d'un pronom d'adresse à un autre. Le représentant de l'administration peut donc commencer à vouvoyer le client, puis changer à T et, finalement, reprendre l'usage de V. A notre avis, cela représente bien la difficulté du choix du pronom d'adresse que les Finlandais éprouvent surtout dans des situations de service.

Selon Johanna Isosävi (2010 : 47-50), le passage de V à T peut être explicite ou implicite. Catherine Kerbrat-Orrecchioni (1992 : 63) constate que « il y a un temps où l'on est « mûr » pour le « tu » » [...] et il convient donc de proposer le passage à T réciproque à l'interlocuteur. Cela implique, comme nous l'avons vu dans le schéma de Brown et Gilman (1960) présenté dans le chapitre 3.3., le passage de l'axe vertical du pouvoir à l'axe horizontal de la solidarité. Il convient également de rappeler que ce passage est, de préférence, proposé par le locuteur de statut hiérarchique supérieur.

Dans notre corpus, nous avons trouvé trois exemples de propositions du passage explicite du V à T – qui, cependant, n'ont pas toutes connu un succès. Le premier exemple est tiré de la première partie du roman entre Camille et Philibert qui passent, pour la première fois, une soirée ensemble. Ils se sont rencontrés plusieurs fois dans la cour ou au rez-de-chaussée de leur immeuble mais ils n'ont pas vraiment mené une discussion avant cette soirée où Camille invite Philibert à dîner chez elle. Très vite, Camille propose à Philibert le passage à T :

8. Nous pourrions peut-être nous tutoyer, Philibert ?  
Oh, non, je... En ce qui me concerne, j'en serais bien incapable, mais vous...  
Vous...  
Stop ! Extinction des feux là-haut ! Je n'ai rien dit ! Je n'ai rien dit ! En plus, je trouve que c'est très bien le vouvoiement, c'est très charmant, très... (FRA : 80).

La traduction finnoise suit ici le modèle français alors que, dans la traduction suédoise, Camille ne vouvoie pas Philibert même à la première rencontre. Elle demande donc à Philibert de la tutoyer :

9. Skulle du inte kunna dua mig, Philibert ? [Tu ne pourrais pas me tutoyer, Philibert?]  
Å, nej, jag... Vad mig själv anbelangar skulle jag inte klara det men ni... Ni får gärna säga du... Ni...  
Stopp! Tapto där uppe i skallen! Jag sa inget! Jag sa inget! Dessutom tycker jag det är jättebra att du niar mig, det är väldigt charmerande, väldigt... (SUE : 76).

Ces exemples illustrent bien la difficulté quant au choix de la forme d'adresse : le choix est toujours personnel et il se base sur l'expérience de chaque locuteur de la situation interpersonnelle et sur la volonté d'exprimer soit la distance soit la solidarité. Dans cet exemple, Camille pense que le passage à T serait approprié mais Philibert ne partage pas le même avis. Suivant la théorie de Brown et Levinson présentée dans le chapitre 3.3., nous pouvons bien croire que Camille considère que la fréquence du contact ainsi que la même « sensibilité » pourraient favoriser le passage à T réciproque. Il se peut que d'autres facteurs influençant le choix soient également l'âge de Philibert (il a 36 ans et Camille a 26 ans), que Camille ne connaît pas à ce moment-là mais elle pense probablement qu'ils font partie de la même génération, et le comportement de Philibert. Comme Philibert tutoie Franck (33 ans) mais il ne veut pas tutoyer Camille, il se peut que le sexe joue un rôle dans le choix de la forme d'adresse que Philibert fait. L'exemple nous montre également qu'une réponse négative à la proposition de passer à T est, en général, perçue comme gênante et Camille retire, ainsi, sa proposition pour préserver sa face et elle continue, en français et en finnois, à vouvoyer Philibert. En suédois, elle retire également sa proposition mais continue à tutoyer Philibert.

Dans la deuxième partie du roman, Camille exprime de nouveau sa volonté de passer à T réciproque :

10. [...] Dites-moi, vous croyez que l'on pourra se tutoyer l'année prochaine ?  
Ah, revoilà ma petite suffragette ! Toujours des Révolutions... J'aurais du mal à vous tutoyer, moi...  
Moi pas. Moi, j'aimerais bien vous dire : Philibert, je te remercie pour tout ce que tu as fait pour moi, parce que tu ne le sais pas, mais d'une certaine manière, tu m'as sauvé la vie. (FRA : 188).

Selon Johanna Isosävi (2010 : 49), le pronom d'adresse « on » est souvent présent dans les demandes de passer à T réciproque, comme dans l'exemple donné par Catherine Kerbrat-Orrecchioni (1992 : 63) : « Il est peut-être temps qu'on se tutoie ? ». Dans sa proposition, Camille se sert de l'humour puisqu'elle pose la question en décembre avant que Philibert ne parte pour fêter Noël avec ses parents, et elle sait

probablement qu'elle ne va pas voir Philibert avant janvier. Néanmoins, cette proposition de Camille n'est toujours pas acceptée par Philibert et ils continuent à se vouvoyer en français et en finnois. Dans la traduction suédoise, bien évidemment, Camille demande à Philibert si celui-ci ne veut pas adresser le T à Camille. Philibert ne veut pas et il continue à vouvoyer Camille alors que Camille le tutoie.

Lorsque Philibert rentre de son voyage chez ses parents, toutefois, Camille ne demande plus à Philibert s'ils peuvent passer de V à T mais elle l'impose d'une manière directe aussi bien dans le corpus français que dans ses traductions :

11. (Philibert dit à Camille): [...] Ça va, vous ?  
Qui ça, nous ?  
Euh...eh bien, vous...  
Pardon ?  
T...toi ?  
Moi ? reprit-elle en souriant, très bien. Je suis contente que tu sois là. (FRA : 302).

Au lieu de demander à Philibert de dire « tu », Camille fait comme si elle ne comprenait pas que « vous » fait référence à une seule personne et elle continue le jeu jusqu'à ce que Philibert comprenne qu'il doit céder et passer à T. Après ce *passage implicite de V à T*, comme le définit Johanna Isosävi (2010 : 50), Camille et Philibert finissent par se tutoyer. Selon Johanna Isosävi (*ibid.*), le passage implicite se manifeste, en général, dans des situations où le locuteur passe soudainement à l'emploi de T pour voir la réaction de son interlocuteur. Contrairement au passage explicite du V à T qui est, souvent, permanent, voire « irréversible », comme le constate Catherine Kerbrat-Orrecchioni (1992 : 649), le passage implicite peut également être passager, par exemple dans des situations où les émotions positives ou négatives jouent un rôle important (Johanna Isosävi, *ibid.*). Nous pouvons constater que cela est le cas de Josy dans la troisième partie du roman où elle se sent insultée puisque Camille ne veut plus entendre les blagues racistes que Josy fait des autres femmes de ménage. Camille lui demande donc « de garder pour elle ses conneries parce qu'elle commençait à fatiguer tout le monde » (FRA : 312). Josy se met en colère et commence à tutoyer Camille :

12. [...] Qu'est-ce que tu fous là d'abord, toi ? Qu'est-ce que tu fous avec nous ? Tu nous espionnes ou quoi ? [...] Je l'ai vu sur ta feuille de paye où qu'tu logeais et comment que tu parles et tout ça... T'es pas des nôtres, toi ! Tu pues la bourgeoise, tu pues le fric [...]. (FRA : 312).

Selon Catherine Kerbrat-Orrecchioni (1992 : 62), le T et le V peuvent également se présenter comme des « offenses conversationnelles » : le T trop familier et le V trop distant dans certaines situations. Dans l'exemple de Josy de notre corpus français, il s'agit de trop de familiarité et une marque de mépris car Josy est la patronne de Camille et elle la vouvoie jusqu'à ce moment-là. Par contre, il est intéressant de noter que cette différence langagière ne se fait pas dans les traductions finnoise et suédoise dans lesquels Josy et Camille s'adressent le T réciproque. Il se peut également que ce passage soudain de V à T n'évoque pas autant de sentiments négatifs en finnois et en suédois qu'en français.

#### **5.3.4. Les formes nominales d'adresse**

Jusqu'ici, nous nous sommes concentrée sur l'usage des pronoms d'adresse dans le corpus. Comme nous l'avons, toutefois, constaté avant, les pronoms d'adresse ne constituent pas les seules manifestations de la déixis sociale mais il faut y ajouter les formes nominales d'adresse qui reflètent, également, la relation entre les locuteurs. Nous avons classifié les occurrences des formes nominales d'adresse sous cinq catégories différentes que nous présenterons dans ce qui suit.

#### **5.3.5. Les prénoms et les patronymes**

Les données du tableau 2 : Les occurrences de la déixis sociale dans les trois romans (chapitre 5.2.1.), nous montrent que la majorité des occurrences des formes nominales d'adresse se situent dans la catégorie des noms dans laquelle nous avons classifié aussi bien les prénoms que les patronymes. La plupart des occurrences classées sous la catégorie des noms contiennent un prénom seul ce qui n'est guère étonnant puisque la plupart du dialogue dans notre corpus résulte de relations amicales. Selon Catherine Kerbrat-Orrecchioni (1992 : 52), les prénoms sont fréquemment utilisés en relation familière en français.

Auli Hakulinen (1990 : 217) fait pourtant remarquer qu'en finnois, l'usage du nom ou du prénom et souvent lié aux questions directes, par exemple *Kävitkö Maija kaupassa ?* [Tu as fait les courses, Maija ?] ou aux situations où le locuteur veut attirer l'attention de l'interlocuteur. Selon Valma Yli-Vakkuri (1989 : 52), l'emploi des noms est rare en finnois si le verbe n'est pas à la même personne que l'appellatif. Cela est pourtant le cas dans plusieurs exemples tirés de notre corpus finnois, par exemple :

13. En minä vitsaile, Camille. (FIN : 120).  
Je ne plaisante pas, Camille. (FRA : 123).

Nous partageons l'avis de Valma Yli-Vakkuri sur le fait que la traduction finnoise semble étrange puisque le verbe et l'appellatif ne sont pas à la même personne.

Quant au patronyme, il se trouve, en général, dans les occurrences où il accompagne le titre (Madame, Mademoiselle, Monsieur). Nous avons trouvé également quelques occurrences de patronyme seul, notamment adressé à Franck Lestafier qui est appelé « Lestafier » par son patron et par quelques collègues dans les trois romans. Catherine Kerbrat-Orrecchioni (*ibid.*) fait remarquer que cet usage n'est, généralement, utilisé qu'entre hommes, c'est-à-dire lorsque aussi bien le locuteur que l'allocutaire sont de sexe masculin. Dans notre corpus, Franck est le seul personnage appelé parfois par son nom de famille et nous nous demandons donc si le comportement de Franck « permet » l'usage du patronyme. Il se peut également que cela soit la façon du chef de cuisine de s'adresser à ses subalternes et que l'usage du nom de famille soit lié à la hiérarchie dans la cuisine. L'un des collègues de Franck ne connaît même pas le prénom de Franck, comme on le peut voir dans le dialogue entre le collègue et Camille :

14. Il fait quoi, Franck ?  
De qui ?  
Lestafier.  
Il est saucier et il supervise les viandes... (FRA : 238).

Cependant, Franck appelle son collègue Quillaume en utilisant le prénom de celui-ci.

Nous n'avons trouvé que quelques occurrences contenant le prénom et le patronyme dans notre corpus, et cela se manifeste presque seulement dans une situation où deux personnages se présentent l'un à l'autre. Pourtant, notre corpus contient une exception : Franck Lestafier utilise une fois le prénom et le nom de famille de sa grand-mère lorsqu'il commence à lui parler sérieusement. Il est probable que Franck a choisi cette façon de s'adresser à sa grand-mère pour attirer l'attention de celle-ci et pour souligner ce qu'il veut dire.

15. Écoute-moi, Paulette Lestafier, écoute-moi bien. (FRA : 164).

Selon Catherine Kerbrat-Orrecchioni (1992 : 52), cet usage du prénom suivi du patronyme est rare en français. Par contre, Michel Grimaud (1989 : 60) constate que l'emploi du prénom et du nom de famille est, en effet, devenu plus courant en France



car il « marque un certain rapprochement entre locuteurs sans pour autant supprimer l'écart nécessaire entre personnes tenant à conserver leurs distances ».

### 5.3.6. Les termes de parenté et les noms de métier

Catherine Kerbrat-Orrecchioni (1992 : 52) constate que les termes de parenté ne sont que rarement utilisés comme appellatifs, et que les noms de métier sont « en voie de disparition ». Les deux sont, toutefois, présents dans notre corpus même si leur usage reste relativement restreint. Le seul nom de métier ou de fonction utilisé dans notre corpus est *le chef* adressé au patron de Franck Lestafier :

16. Lestafier !  
Oui, chef !  
C'est votre grand-mère... (FRA : 36).

Le patron appelle Franck par son nom de famille et Franck appelle son patron par le nom de métier ce qui est, probablement, lié à la hiérarchie dans la cuisine. Cela dit, le nom de fonction *chef* est, dans notre corpus, accompagné d'un V ce qui est le cas du corpus de Johanna Isosävi (2010 : 96) également. Il convient aussi de noter que selon Catherine Kerbrat-Orrecchioni (*ibid.*), l'emploi de *chef* ou de *patron* reste encore aujourd'hui assez fréquent dans les usines ou les entreprises françaises.

En ce qui concerne les traductions finnoise et suédoise, la hiérarchie de la cuisine y est présentée par l'usage du titre et du nom de famille adopté du texte source. Ainsi, Franck adresse *pomo* à son patron en finnois et *köksmästarn* en suédois.

Il nous paraît étonnant que l'usage des noms de métier soit aussi fréquent dans notre corpus. Cela peut s'expliquer par le fait que Franck est obligé d'employer *le chef* chaque fois qu'il s'adresse à son patron, alors que les termes de parenté ne sont pas employés à chaque fois que Camille s'adresse à sa mère, Franck à sa grand-mère ou Philibert à son père. Chacun d'entre eux utilise, pourtant, le terme de parenté au moins une fois :

17. Bonjour, m'man !  
Tu ne m'embrasses pas ? fit la voix.  
Bonjour, maman, articula-t-elle plus lentement. (FRA : 47).

Camille utilise souvent *maman* comme appellatif de sa mère mais celle-ci n'utilise qu'une fois le terme de parenté *ma fille* et jamais le prénom Camille lorsqu'elle

s'adresse à sa fille. Nous avons, pourtant, trouvé une occurrence où la mère utilise un terme affectif en s'adressant à Camille :

18. Merci, ma chérie, merci. Ta réponse est on ne peut plus claire... (FRA : 50).

Nous pouvons, toutefois, remarquer un ton ironique dans la phrase et dans l'usage de *ma chérie* car la mère renifle et s'en va après son commentaire. Camille et sa mère ne s'entendent pas très bien et on peut donc douter que le terme affectif soit prononcé pour vraiment montrer un lien affectif. La relation plutôt froide entre Camille et sa mère peut être aussi la raison pour laquelle la mère n'utilise pas le prénom de Camille lorsqu'elle s'adresse à celle-ci.

Franck utilise souvent le terme de parenté *mémé* lorsqu'il s'adresse à sa grand-mère dans le corpus français. Dans le corpus finnois, il l'appelle *mummi* et dans le corpus suédois *mormor*.

19. Franck ?  
Je suis là, mémé...  
J'ai mal. (FRA : 43).

La grand-mère de Franck, par contre, appelle souvent son petit-fils par son prénom et elle utilise également des termes affectifs ce qui reflète, à notre avis, les bons rapports entre la grand-mère et son petit-fils:

20. Eteins la lumière mon grand... (FRA : 171).

Les termes de parenté dans notre corpus sont, dans la plupart des cas, accompagné d'un T. Une exception à cette règle constitue, cependant, Philibert et son père qui s'adressent le V réciproque.

### 5.3.7. Les titres

Les titres qui apparaissent dans notre corpus français sont *monsieur*, *madame* et *mademoiselle*. Ils sont très fréquemment accompagnés par le nom de l'allocutaire. Dans le corpus finnois, les titres sont traduits en tant que tels (*herra*, *rouva*, *neiti*) même si, à l'exception de quelques situations cérémonielles comme les intitulés Valma Yli-Vakkuri (1989 : 70), les titres ne s'utilisent guère en Finlande aujourd'hui. Selon Valma Yli-Vakkuri (*id.*,p.48), l'usage des titres est, en effet, presque inexistant en Finlande ce qui est lié à leur histoire. Auparavant, *herra*, *rouva* et *neiti* ont été utilisés pour désigner les

personnes qui n'avaient pas de « vrai » titre. Ils ont, ainsi, subi une perte de valeur en Finlande et ils peuvent, parfois, être utilisés pour mépriser l'interlocuteur. Après avoir observé notre corpus finnois, nous pouvons constater que surtout l'usage du titre seul paraît presque inexistant en finnois. Cela dit, la traductrice finlandaise a traduit la plupart des titres seuls du texte français en ajoutant l'épithète *hyvä* en finnois, par exemple :

21. Iltaa, hyvä neiti, pyydän anteeksi tätä, öh....häiriötä [...] (FIN : 29).  
[Bonsoir, mademoiselle, pardonnez-moi de euh...de vous importuner, je...]  
(FRA : 29).

Quant à la traductrice suédoise, elle a fait le choix de ne pas se servir des titres suédois *herr*, *fru* ou *fröken* dans la traduction mais elle recourt chaque fois au titre français :

22. Ursäkta ! Nej men ! Å ! Det är ju ni ! God dag mademoiselle. Vilket tråkigt väder, eller hur ? (SUE: 70).  
[Pardon ! Ah ! Oh ! C'est vous... Bonjour mademoiselle. Triste temps, n'est-ce pas ? ] (FRA : 74).

Cet exemple présente bien la façon de parler de Philibert. Il est, pourtant, remarquable que son usage de la langue semble encore plus souligné et artificiel en suédois qu'en français. Cela s'explique, à notre avis, par le fait que le vouvoiement ainsi que les titres sont tellement rares en suédois que leur combinaison dans une seule phrase semble étrange.

Selon Michel Grimaud (1989 : 73), l'usage de titres dans les phrases telles que « Bonjour, monsieur » peut être défini comme l'usage standard. Catherine Kerbrat-Orrecchioni (1994 : 24) rappelle, toutefois, que la valeur d'origine des titres *Monsieur*, *Madame*, *Mademoiselle* « s'est considérablement affaiblie au cours des siècles » mais que l'usage de ses appellatifs est encore fréquent dans les situations formelles. Les études de Johanna Isosävi (2010 : 87) montrent que *Monsieur/Madame/Mademoiselle* +V sont surtout utilisés dans des situations de service ou lorsque l'on s'adresse à un inconnu ou un supérieur au travail. Eva Havu (2004 :138) y ajoute encore les dialogues entre les collègues de travail. Dans notre corpus, *monsieur*, *madame* et *mademoiselle* tout courts sont utilisés, de règle, dans les premières rencontres lorsque les locuteurs ne connaissent pas les prénoms ou les noms de famille de leurs interlocuteurs. Philibert, par exemple, utilise *mademoiselle* lorsqu'il s'adresse à Camille avant qu'il ne connaisse son nom :

23. Pardon ? Ah ! Oh ! C'est vous... Bonjour mademoiselle. Triste temps, n'est-ce pas ? (FRA : 74).

Selon Grimaud (1989 : 58), le titre utilisé seul est un « emploi marqué, indiquant en général l'existence d'une distance certaine entre les individus, que celle-ci soit due à l'âge (enfants s'adressant aux adultes), à la classe sociale ou au milieu (village, quartier dans lequel on est peu connu ou mal intégré). » Il est, ainsi, probable que le chef de cuisine veut marquer la distance lorsqu'il adresse le titre seul de *mademoiselle* à Camille parce qu'il connaît déjà son nom:

24. Bonne année mademoiselle, et merci pour vos canards. (FRA : 250).

Paulette Lestafier connaît également le nom de Camille lorsqu'elle lui envoie un cadeau de Noël. Pourtant, elles ne se sont pas encore rencontrées et Paulette Lestafier veut peut-être garder encore la distance puisqu'elle commence le petit mot envoyé avec le cadeau par *Mademoiselle*. Cela peut, bien évidemment, être lié également à la façon de commencer une lettre en général, qui se fait, selon Catherine Kerbrat-Orrecchioni (1994 : 53), par *monsieur* ou bien *cher monsieur*, ou par prénom ou cher + prénom.

En outre, madame Ferreira, la voisine de Camille, connaît bien le prénom et le nom de famille de celle-ci, mais elle l'appelle, pourtant, *mademoiselle* :

25. Dites, mademoiselle...  
Bonjour.  
Oui bonjour, dites voir... (FRA : 320).

Il est intéressant de remarquer que Camille répond « Bonjour » sans titre à sa voisine qu'elle appelle, en général, Madame Ferreira. Selon Catherine Kerbrat-Orrecchioni (1992 : 52), l'usage de cet « appellatif zéro » est, en effet, devenue la forme la plus neutre dans certaines situations, par exemple dans des situations de service où un *merci* ou un *bonjour* sans terme d'adresse ne sont plus considérés comme insolents.

Franck Lestafier appelle *mademoiselle* une jeune femme qui travaille dans la maison de retraite et qui vient chercher le plateau après le dîner servi à Paulette Lestafier :

26. Vous félicitez le chef, mademoiselle [...] vraiment, c'était délicieux... (FRA : 170).

Nous avons l'impression que, d'habitude, Franck n'utilise pas les titres comme appellatifs donc il se peut qu'il ajoute *mademoiselle* dans la phrase pour souligner

l'ironie qu'elle contient : Franck n'apprécie ni le dîner servi ni le fait que la jeune femme ne laisse pas assez de temps à Paulette de finir son repas.

Il convient de noter que dans les traductions finnoise et suédoise, Franck évite aussi bien le pronom d'adresse direct que le titre lorsqu'il s'adresse à cette jeune femme :

27. Kiitoksemme kokille [...], ateria oli kerrassaan herkullinen... (FIN : 167).  
Gratulera kocken [...], det var verkligen utsökt gott... (SUE: 157).  
[Nos remerciements au chef... c'était vraiment bon.]

L'ironie est pourtant gardée dans les traductions grâce aux renforcements *kerrassaan* (finnois) et *utsökt* (suédois) qui sont plutôt des expressions démodées et même raffinées et qui ne font donc pas partie du vocabulaire normal de Franck.

En ce qui concerne l'usage des titres avec les prénoms ou les patronymes, leur usage semble, dans notre corpus, être lié à certains personnages, par exemple, Madame Carminot, l'amie de Paulette Lestafier, et Madame Perreira, la dame habitant le même immeuble que Philibert, Camille et Franck. Dans l'exemple tiré du corpus, on peut remarquer qu'Yvonne Carminot utilise également *madame Carminot* lorsqu'elle se réfère à elle-même:

28. Mémé ?  
Bonjour, Franck... Ce n'est pas ta grand-mère, c'est madame Carminot  
à l'appareil...  
Madame Carminot ? (FRA : 37).

Selon Grimaud (1989 : 58), l'usage du titre accompagné du nom sert à établir un contact avec l'interlocuteur et indiquer, ainsi, le respect sans utiliser trop de marques d'intimité comme le prénom ou le nom de famille seul mais, en même temps, créer un contact amical mais non pas trop intime. Grimaud (*id.*, p. 60) rappelle également que l'usage du nom propre avec le titre souligne l'identité de l'interlocuteur et diminue la distance entre le locuteur et son allocataire.

Grimaud (1989 : 66) constate que l'usage du titre accompagné du prénom, auparavant utilisé surtout par les domestiques pour s'adresser aux enfants, sert aujourd'hui souvent également à diminuer la distance entre les locuteurs. Il peut également être utilisé, selon Grimaud (*ibid.*), dans des situations où le locuteur ne veut pas révéler son nom de famille. Il faut, toutefois, noter que cet usage est plutôt réservé aux locuteurs féminins et surtout *Mademoiselle* + prénom qui est plus fréquent que

*Madame* + prénom ou *Monsieur* + prénom qui n'existe, selon Grimaud, pratiquement pas. Notre corpus semble vérifier cela puisque Philibert s'adresse une fois à Camille *Mademoiselle Camille* (FRA : 109).

Catherine Kerbrat-Orrecchioni (1992 : 53), en revanche, fait référence aux études antérieures qui jugent l'usage de *Monsieur/Madame/Mademoiselle* + nom de famille populaire et inapproprié dans certains contextes, surtout dans le commerce et dans les relations professionnelles. Elle ajoute, pourtant, que cet usage est quand même répandu dans plusieurs magasins en particulier, parce que là, il indique que le commerçant connaît son client et le considère comme un habitué.

### **5.3.8. Les termes affectifs**

Par termes affectifs, nous entendons ici les termes affectifs à valeur positive et les termes affectifs à valeur négative. Ils ne sont pas très fréquents dans le corpus étudié, mais le nombre des termes affectifs à valeur positive dépasse légèrement celui des termes négatifs. Les termes affectifs les plus utilisés dans le corpus sont *ma grande*, *mon petit*, *la/ma petite*, *mon gars*. *Mon ami* est aussi utilisé et les termes négatifs sont par exemple *idiot* et *menteur*. Il importe de noter que les termes affectifs du roman *Ensemble, c'est tout*, sont, de règle, traduits en finnois et en suédois. Cependant, ils ne peuvent pas toujours être traduits littéralement, mais les traductrices ont dû choisir des termes qui conviennent à la langue cible. Ainsi, *mon petit* (FRA : 97) adressé à Franck par Yvonne Carminot a été traduit par *poikasen* en finnois (FIN : 96) et par *lilla barn* en suédois (SUE : 92).

### **5.3.9. L'évitement de la forme d'adresse**

Comme nous l'avons constaté dans ce travail, choisir la forme d'adresse appropriée à la situation est souvent perçu comme difficile car les locuteurs ont peur de menacer la face de l'interlocuteur et, en même temps, de mettre sa propre face en danger. Par conséquent, le locuteur recourt souvent aux stratégies qui lui donnent la possibilité d'éviter le pronom d'adresse direct. Eva Havu (2005 : 84 ) fait remarquer que la division distance / familiarité n'est guère disparue bien que les manières de l'exprimer soient différentes. Selon elle (*ibid.*), surtout le système d'adresse du finnois semble poser des problèmes même pour les locuteurs natifs qui « ressentent une insécurité linguistique par rapport aux termes d'adresse » et ils se servent donc de nombreuses

façons de contourner les pronoms d'adresse directs. Valma Yli-Vakkuri (1989 : 49) constate également que le choix du pronom d'adresse, surtout dans des situations non officielles formelles, est, vraisemblablement, difficile et pour cette raison-là, les Finlandais ont tendance à éviter les formes d'adresse.

Nous trouvons cet aspect intéressant et, par conséquent, nous avons observé les occurrences de l'évitement de la forme d'adresse dans la première partie de notre corpus. Selon Catherine Kerbrat-Orecchioni (1992 : 47), une manière d'éviter la forme d'adresse trop directe est l'usage de la troisième personne du singulier, comme dans l'exemple : « Alors qu'est-ce qu'il prendra aujourd'hui ? ». Catherine Kerbrat-Orecchioni (*ibid.*) définit cet usage comme paternaliste et « réservé aux enfants, vieillards, handicapés et autres sous-êtres ». Eva Havu (2005) et Valma Yli-Vakkuri (1989) ont trouvé également d'autres façons de contourner les pronoms d'adresse directs, y compris le passif, mentionné également par Brown et Levinson (1978 : 194-208), l'emploi générique de la troisième personne du singulier, par exemple *Saa huuhtoa* [(On) peut rincer] (Yli-Vakkuri 1989 : 58) et l'ellipse du pronom d'adresse COD/COI, par exemple *Pojat odottavat sinua autotallissa. Pyysivät odottamaan.* [Les garçons t'attendent au garage. Ils ont demandé de (te) faire dépêcher.] (Havu 2005 : 88).

Notre corpus semble bien démontrer que l'évitement du pronom d'adresse est particulièrement favorisé en finnois ; nous en avons trouvé, au total, 12 occurrences dans le corpus finnois, 6 occurrences dans le corpus français et 5 occurrences dans le corpus suédois. Parmi ces occurrences, environ la moitié représente l'usage de la troisième personne du singulier (7 dans le corpus finnois, 2 dans le français et 1 dans le suédois). La plupart des autres occurrences représentent la voix passive en finnois mais les formulations impersonnelles en français et/ou en suédois. Par exemple le souci de Paulette qu'elle exprime à Yvonne :

29. Ils vont me mettre dans une maison, n'est-ce pas ? (FRA : 15).  
De tänker sätta mig på ett hem, eller hur ? (SUE : 15).  
Minut pannaan vanhainkotiin, eikö vain? (FIN : 15).

La traduction suédoise reste, dans ce cas, fidèle au texte source alors que la traductrice finlandaise a choisi d'utiliser la voix passive dans la traduction. La traduction *He laittavat minut vanhainkotiin* serait une traduction plus littérale, mais la voix passive (On va me mettre dans une maison...) semble ici plus naturelle en finnois.

On remarque clairement, à notre avis, que les formulations passives sont plus répandues et plus faciles à utiliser en finnois qu'en français et en suédois. Cela dit, dans l'exemple suivant, la voix passive est parfaitement utilisable en finnois alors qu'elle serait beaucoup moins naturelle en français et en suédois :

30. [...] Onko koodi unohtunut ?  
[...] Jospa se on vaihdettu ? (FIN : 29-30).

[...] Vous avez oublié le code ?  
[...] Ils l'ont changé peut-être ? (FRA : 29).

[...] Har du glömt koden ?  
[...] De kanske har bytt kod ? (SUE : 29).

Il s'agit de la première rencontre de Camille et Philibert, où Philibert, mal à l'aise, s'adresse à Camille V + *mademoiselle* ce qui, à son tour, met Camille mal à l'aise. Nous nous demandons donc si la traductrice finlandaise a voulu mettre cela en évidence en utilisant la voix passive. En recourant à l'emploi du passif, Camille évite le choix entre V et T ainsi qu'un éventuel usage du titre.

En ce qui concerne l'usage de la troisième personne au singulier remplaçant le pronom d'adresse direct, il a été presque chaque fois traduit tel quel en finnois et en suédois. Nous n'avons trouvé qu'une occurrence où le pronom personnel *tu* du corpus français a été traduit littéralement par *du* en suédois mais par *jätkä* [gars] en finnois. Dans les autres occurrences, la troisième personne du singulier a été gardée telle quelle en finnois et en suédois comme dans l'exemple où Guillaume s'adresse à son collègue Franck :

31. [...] il l'aime sa mamie... (FRA : 39).  
[...] han älskar sin mormor han... (SUE : 38).  
[...] jätkä taitaa tosiaan tykätä mummustaan... (FIN : 40).



## 6. Sur la problématique de la traduction

Comme nous l'avons remarqué au cours de notre travail, les traductions finnoise et suédoise de notre corpus se basent, en effet, sur les choix des traducteurs. Peter Newmark (1988 : 8) confirme cela puisque, selon lui, les traducteurs sont constamment confrontés à des choix. L'un des choix concerne une question essentielle quant à la traduction : comment traduire le texte source aux lecteurs du texte cible ? Serait-il mieux de traduire littéralement ou opter pour une traduction libre ? Selon Newmark (1988 : 45), cette problématique existe depuis toujours dans le domaine de la traduction. Newmark (*ibid.*) divise les traducteurs en deux catégories d'après leur façon de traduire. Il distingue donc ceux qui mettent l'accent sur le texte source et traduisent, ainsi, plutôt littéralement en restant fidèles au texte source alors que les traducteurs qui soulignent l'importance du texte cible cherchent plutôt à adapter la traduction à la culture cible et ils ont tendance à traduire plus librement.

Après les observations que nous avons faites sur notre corpus, nous considérons que les deux traductions du roman d'Anna Gavalda insistent plutôt sur le texte source que le texte cible bien que la traductrice suédoise ait opté pour un peu plus d'adaptation à la culture suédoise surtout en ce qui concerne l'usage du V. Pourtant, elle a laissé les titres francophones *madame*, *mademoiselle* et *monsieur* dans la traduction. La traductrice finlandaise, par contre, est restée très fidèle au texte source sans y faire de grands changements.

Il est clair que le roman d'Anna Gavalda exige même une traduction assez fidèle de certaines parties du texte, par exemple l'usage de la langue de Philibert. Ainsi, Philibert vouvoie Camille dans les trois textes de notre corpus, mais dans la traduction suédoise, Camille lui répond en le tutoyant. Il importe de noter que la traductrice suédoise explique, pourtant, son choix en ajoutant une phrase, qui n'existe pas dans le texte source, dans le dialogue entre Camille et Philibert. Ainsi, dans la traduction suédoise, Camille s'excuse de ne pas pouvoir vouvoyer Philibert :

32. Du blir ju dödssjuk ! *Du får ursäkta, men jag kan faktiskt inte förmå mig att nia dig.*  
Jag letade faktiskt efter dig [...]. (SUE : 70).

Dans le texte français Camille dit :

33. Vous allez attraper la crève ! Je vous cherchais justement. (FRA : 74).

Nous avons mis en italiques la phrase ajoutée par la traductrice suédoise qui sera en français : *Je m'excuse mais je ne peux vraiment pas me forcer à te vouvoyer*. Le traducteur peut donc justifier ses choix au lecteur ce qui, dans ce cas, offre une nouvelle dimension dans la relation entre Camille et Philibert dans le texte suédois. Camille aurait sûrement pu tutoyer Philibert sans l'expliquer, mais son explication attire, en effet, l'attention du lecteur sur la façon de parler de Philibert, ce qui a, probablement, été le but de la traductrice également.

## 7. Conclusion

Cela dit, la langue ne sert que superficiellement au besoin de la communication individuelle dans des processus d'interaction. Plus qu'un simple moyen de communication, elle est avant tout un moyen de positionnement de soi et des autres au sein d'un groupe social déterminé. (Coffen 2002 :18)

Cette citation de Béatrice Coffen sert bien, selon nous, à résumer le point de départ de notre travail ainsi que les résultats que nous avons obtenus. Nous considérons que cette étude a renforcé notre idée préliminaire sur l'importance du contexte en ce qui concerne l'usage de la langue.

Friederike Braun (1988 : 24) constate que l'usage d'une certaine forme d'adresse peut donner plus d'informations sur le locuteur que son interlocuteur ou la relation entre les deux. Ce point de vue nous a étonné au début, mais après avoir effectué ce travail, nous ne pouvons plus renoncer à cette idée.

L'observation des trois romans de notre corpus nous a donné l'impression qu'Anna Gavalda a vraiment voulu refléter l'identité des personnages du roman à travers leur usage de la langue. Il nous semble que la traductrice finlandaise ait choisi de préserver la plupart de l'identité française des personnages en restant très fidèle au texte source. Il est clair, à notre avis, que la façon de parler de certains personnages du roman n'est pas naturelle en finnois mais elle souligne la culture et la société françaises où le texte a été produit et où les personnages du roman se situent. Cela a, bien évidemment, été la volonté de la traductrice aussi. Cependant, nous considérons que la traductrice suédoise a, par contre, fait plus de changements dans l'usage de la langue des personnages ce qui rend le roman, probablement, plus proche de ses lecteurs suédophones.

Nous sommes d'avis que la déixis sociale révèle l'identité du personnage. Il est clair que certaines personnes sont, par exemple, plus tentées de tutoyer les interlocuteurs que d'autres. Anna-Leena Nojonen (1999) constate que, en général, les locuteurs s'adressent à leurs interlocuteurs de la façon qu'ils imaginent que ceux-ci voudraient être adressés. Selon Nojonen, cela forme la base de la problématique du choix du pronom d'adresse puisque l'on ne peut pas toujours savoir comment l'autre personne veut que l'on lui adresse la parole. Un exemple tiré de notre corpus montre bien, à notre

avis, comment l'usage de la langue du locuteur peut influencer la façon de parler de son interlocuteur :

34. Bonjour, Aliénor de la Durbellière à l'appareil. [...] A qui ai-je l'honneur ?  
Euh... De... Pourrais-je parler à Philibert, s'il vous plaît ?  
Nous sommes à table. Puis-je prendre un message ?  
[...] Ah... Bon, ben... Non, rien, vous lui dites que je l'embrasse et que je lui souhaite une bonne année...  
Pouvez-vous me rappeler votre nom ?  
Camille.  
Camille tout court ?  
Oui.  
Très bien. Au revoir madame Toucourt. (FRA : 239-240).

On peut remarquer que Camille s'étonne lorsque une voix d'enfant, celle d'Aliénor de la Durbellière, la petite sœur de Philibert, lui répond. Camille change donc sa façon de parler et vouvoie l'enfant. Elle utilise, vraisemblablement, le répertoire passif, comme l'appelle Friederike Braun (1988 : 31), des formes d'adresse, c'est-à-dire qu'elle sait comment adapter sa communication et s'adresser à son interlocuteur.

Au cours de ce travail, notre but a été de présenter le phénomène de la déixis sociale ainsi que les éléments qui y sont étroitement liés, notamment les formes d'adresse et la dimension de la politesse. Cette présentation nous a conduite, ensuite, à effectuer notre analyse basée sur le corpus littéraire. Il va de soi que ce travail n'est pas une étude exhaustive sur le sujet, mais nous espérons qu'il pourrait servir d'un point de départ à de nouvelles recherches. Notre travail se base sur un roman et ses deux traductions ce qui pose, bien évidemment, certains problèmes que nous avons discutés dans le travail. Cependant, nous considérons qu'il serait intéressant d'observer la présence de la déixis sociale dans un roman écrit en finnois et en suédois et comparer les résultats à ceux obtenus dans ce travail pour voir s'ils diffèrent nettement.

Pour finir et conclure notre travail, nous citerons encore Béatrice Coffen (2002 : 17) : « [L'adresse personnelle] permet notamment de dévoiler l'identité des interlocuteurs concernés et d'appréhender leurs intentions exprimées au cours de l'interaction [...] ». Nous espérons que cette citation incitera à de nouvelles études sur un sujet extrêmement intéressant.

## 8. Bibliographie

Béal, Christine (2009). « L'évolution des termes d'adresse en français contemporain. Un essai de modélisation » IN *Tu et Vous : l'embarras du choix*, Peeters, Bert et Ramière, Nathalie (éds.). Limoges : Lambert-Lucas, 115-145.

Benveniste, Émile (1966). *Problèmes de linguistique générale 1*. Éditions Gallimard.

Braun, Friederike (1988). *Terms of address. Problems of patterns and usage in various languages and cultures*. Berlin – New York – Amsterdam : Mouton de Gruyter.

Brown, Penelope et Stephen C. Levinson (1978). *Politeness. Some universals in language usage*. Cambridge : Cambridge University Press.

Brown, Roger et Albert Gilman (1960). « The pronouns of Power and Solidarity » IN *Style in Language*, Sebeok, T. A. (éds.). Cambridge : MIT Press, 253-76.

Coffen, Béatrice (2002). *Histoire culturelle des pronoms d'adresse. Vers une typologie des systèmes allocutoires dans les langues romanes*. Paris : Honoré Champion.

Goffman, Erving (1967). *Interaction ritual. Essays on face-to-face behavior*. New York : Anchor Books.

Grimaud, Michel (1989). « Les appellatifs dans le discours. *Madame, Mademoiselle, Monsieur* avec et sans nom propre », dans *Le français moderne* avril 1989 1/2, 54–78.

Hakulinen, Auli (éd.) (1989). *Suomalaisen keskustelun keinoja 1*. Helsinki : Yliopistopaino.

Havu, Eva (2004). « Les termes d'adresse dans les traductions de romans policiers français et finnois » IN *Actes du 6<sup>e</sup> Colloque franco-finlandais de linguistique contrastive, Helsinki, 27-28 septembre 2002*, Härmä, Juhani et Tuomarla, Ulla (éds.). Helsinki : Yliopistopaino, 131-146.

Havu, Eva (2005). « Noms et pronoms d'adresse en français et en finnois – comparaison des deux systèmes » IN *Modèles linguistiques*. Tome XXVI–2, vol. 52, 83–97.

Havu, Eva (2006a). Quand les Français tutoient-ils ? Actes du XVIe Congrès des romanistes scandinaves Copenhague et Roskilde, 25–27 août 2005. Disponible sur : <https://hal.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/354003/filename/HavuTanska.pdf>.

Havu, Eva (2006b). « L'emploi des pronoms d'adresse en français : étude sociolinguistique et comparaison avec le finnois », dans Taavitsainen, Irma, Härmä, Juhani et Korhonen, Jarmo (éds.). *Dialogic language use – Dimensions du dialogisme – Dialogisches Sprachgebrauch*. Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki LXVI, 225–240.

Huang, Yan (2007). *Pragmatics*. New York : Oxford University Press.

Isosävi, Johanna (2010). *Les formes d'adresse dans un corpus de films français et leur traduction en finnois*. Helsinki : Helsingin yliopisto. [Thèse de doctorat]

Kerbrat-Orrecchioni, Catherine (1992). *Les interactions verbales*. Tome 2. Paris : Armand Colin Éditeur.

Kerbrat-Orrecchioni, Catherine (1994). *Les interactions verbales*. Tome 3. Paris : Armand Colin Éditeur.

Kerbrat-Orrecchioni, Catherine (2001). *Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*. Paris: Nathan.

Laajo-Szankowska, Leena (1993). «Teitittelystä ja sinuttelusta» IN *Suomeksi maailmalla. Kirjoituksia suomen kielen ja kulttuurin opettamisesta*, Kalliokoski, Jyrki et Siitonen, Kirsti (éds.). Helsinki : Yliopistopaino, 177-181.

Lappalainen, Hanna (2006). « Mie vai mä, sinä vai te ? Virkailijoiden kielelliset valinnat itsen ja vastaanottajaan viitattaessa » IN *Arjen asiointia. Keskusteluja Kelan tiskin äärellä*, Sorjonen, Marja-Liisa et Raevaara, Liisa (éds.). Helsinki : Hakapaino Oy, 241-284.

Larjavaara, Matti (1999). «Kieli, kohteliaisuus ja puhuttelu», *Kielikello* 2/99, 4–10.

Levinson, Stephen (1983). *Pragmatics*. Cambridge : Cambridge University Press.

Newmark, Peter (1988). *A Textbook of Translation*. Prentice Hall International (UK) Ltd.

Noponen, Anna-Leena (1999). « Sinä vai te? », *Kielikello* 2/99, 11-16.

Reboul, Anne et Jacques Moeschler (1998). *La pragmatique aujourd'hui. Une nouvelle science de la communication*. Paris : Éditions du Seuil.

Yli-Vakkuri, Valma (1989). *Suomalaisen puhuttelun piirteitä*. Turku: Serioffset.

### **Sites internet :**

Fremer, Maria (1998) : <http://www.sprakbruk.fi/index.php?mid=2&pid=13&aid=2936>. Consulté le 4.10.2014.

Havu, Eva (2005) : Quand les Français tutoient-ils? Disponible sur :<https://hal.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/354003/filename/HavuTanska.pdf> consulté le 1.10.2014.

Håkanson, Karin (2003) : <http://www.popularhistoria.se/artiklar/du-eller-ni/> consulté le 4.10.2014.

### **Corpus :**

Anna Gavalda (2004). *Ensemble, c'est tout*. Paris : Le Dilettante.

Anna Gavalda (2005). *Tillsammans är man mindre ensam*. Traduit par Maria Björkman. Albert Bonniers Förlag.

Anna Gavalda (2005). *Kimpassa*. Traduit par Titia Schuurman. Helsinki: Gummerus Kustannus Oy.